

N° 14 | NOVEMBRE 2014

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

14-18, UNE MÉMOIRE  
DE CENT ANS

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Trimestriel |



## PRÉSIDENT

JEAN LACROIX

## PRÉSIDENTE D'HONNEUR

FRANCE BASTIA

## VICE-PRÉSIDENTS

RENAUD DENUIT

ANNE-MICHÈLE HAMASSE

## TRÉSORIER

JEAN-LOUP SEBAN

## ADMINISTRATEURS

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

JEAN C. BAUDET

JACQUES DE DECKER

MICHEL JOIRET

CHRISTIAN LIBENS

CLAIRE ANNE MAGNÈS

JEAN-LUC WAUTHIER

## COMITÉ DE RÉDACTION

DOMINIQUE AGUÉSSY

JEAN C. BAUDET

MICHEL JOIRET

JEAN LACROIX

CLAIRE ANNE MAGNÈS

## MISE EN PAGES

CANDICE DEGRÈVE

## Sommaire

Éditorial	3
Souvenirs de guerre	5
Écrits de guerre 1914-1918	19
Soirée des Lettres du 20 mai 2014	22
Soirée des Lettres du 18 juin 2014	24
La rentrée littéraire	27
Prix Alex Pasquier	33
Prix Emma Martin	35
Prix Delaby-Mourmaux	37
Victor Hugo chez les Belges... vingt ans après	39

Photo de couverture

Coquelicot à l'*Australian War Memorial*

Jean Lacroix

### *Éditorial*

2 Novembre 2014. Jour des morts, jour de recueillement personnel, de mémoire collective, de souvenirs qui naviguent entre la douleur et l'apaisement... 2 Novembre 2014, jour illuminé par un soleil moins intense que celui de la veille, sans doute, mais assez chaud et caressant pour permettre à l'esprit et au corps d'évoquer la fragilité de la destinée et le cadeau que représente la vie qui nous est donnée, de savourer le fait d'être né, en ce qui me concerne, après la Deuxième Guerre mondiale, et d'avoir pu ainsi passer quelques décennies dans un pays en paix, alors que d'autres parties du monde étaient en plein déchirement, en pleine secousse, en plein désarroi...

Lorsque j'étais enfant, adolescent et même adulte, il y a en fin de compte peu d'années, le Jour des morts était, à chaque fois, un moment de grand froid, de gel et de neige qui obligeait chacun à se couvrir chaudement pour combattre les frimas et prévenir les risques de santé. C'est presque le printemps, je le répète, qui s'est offert en 2014 pour honorer nos morts, et au-delà, ces temps de commémoration des événements tragiques qui se sont déroulés il y a cent ans. Un presque printemps que nous apprécions, certes, et qui montre bien que le temps évolue, que le climat change, que la société se transforme. Mais la folie des hommes demeure. En pensée, je me reporte au 2 Novembre 1914, en plein conflit mondial, au cœur de cette Première Guerre qui a décimé les rangs des armées et terrifié les populations civiles. Ce jour-là, le royaume de Serbie et la Russie vont déclarer la guerre à la Turquie, ou plutôt à l'Empire ottoman, qui s'est allié à l'Allemagne et à l'Autriche. En Belgique, les attaques de l'armée allemande autour d'Ypres sont repoussées par nos troupes. Le lendemain, l'Amirauté anglaise va déclarer la Mer du Nord « zone de guerre » et la faire miner. On frémit à l'évocation de ces souvenirs terrifiants, on se dit que c'est du passé. Mais la réalité est là : on est bouleversé à l'idée que le monde d'aujourd'hui bascule trop souvent dans l'enfer, qu'il n'est pas à l'écoute des leçons de l'histoire, que les hommes n'ont en apparence rien appris...

Notre revue fait ici l'objet de deux livraisons en une seule, d'un numéro double, plus étoffé, plus ouvert ; nous avons souhaité une plus grande participation, une plus grande représentativité des membres de notre Association au sein des pages. Nous avons décidé aussi qu'il serait moins chargé en illustrations, même si celles-ci sont encore présentes, de façon discrète ; nous

## ÉDITORIAL

---

avons privilégié le texte, il a la priorité.

En intitulant ce numéro *14-18, une mémoire de cent ans*, nous avons voulu faire d'une pierre deux coups. Relier le passé avec le présent et l'avenir... Plus d'une vingtaine d'entre vous ont répondu à l'appel lancé à tous nos membres, celui d'exprimer en quelques lignes ce que représente aujourd'hui à leurs yeux le souvenir, même lointain, de quatre ans de souffrances et de destructions. Chacun y a répondu, à sa manière, en pleine liberté, avec son expérience de vie et sa sensibilité. Ce florilège ouvre la revue ; il répond en écho à la couverture de ce numéro 15. Le coquelicot y symbolise, avec sa couleur rouge, l'espoir au-delà du souvenir, puisqu'il repousse sur les champs de bataille ensanglantés. Le compte rendu d'un colloque que le PEN Club a organisé récemment à l'Académie s'y ajoute en toute logique.

Voilà pour le passé. Le présent et l'avenir sont au cœur des autres pages de la revue. Des Soirées des Lettres qui nous ont rassemblés à la Maison des Ecrivains, celles de mai et juin derniers, y sont évoquées. Une large place est ensuite dévolue à notre rentrée littéraire, qui s'est déroulée le mardi 7 octobre dans le cadre prestigieux de l'Hôtel de Ligne, rue Royale, à Bruxelles, là où siège le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Vous retrouverez de larges échos de ce moment d'amitié conviviale, depuis le discours de bienvenue au cours duquel j'ai évoqué des pistes de travail et déterminé un cadre d'action pour le futur, jusqu'à la remise des prix littéraires que nous avons eu l'honneur d'attribuer, le Prix Alex Pasquier à Pascale Hoyois, le Prix Emma Martin à Thierry-Pierre Clément et le Prix Delaby-Mourmaux à Luc Baba. De dignes lauréats... Enfin, pour clôturer en beauté ce numéro double, vous découvrirez l'intégralité de l'intervention que Jean-Marc Hovasse, considéré comme le meilleur spécialiste de Victor Hugo, a prononcée en sa qualité d'invité d'honneur. Ce brillant et passionnant exposé ne pouvait pas disparaître dans les oubliettes de l'AEB. Le voici inscrit dans l'histoire de notre Association.

Au-delà du message de paix que Victor Hugo a véhiculé sans relâche, la présence de Jean-Marc Hovasse était aussi un pont jeté vers l'avenir, car nous avons besoin de contacts internationaux plus étoffés. Des chantiers nous attendent, non seulement au sens propre, puisque la Fédération-Wallonie va bientôt gratifier la Maison des Ecrivains de travaux d'embellissement, mais aussi au sens figuré : notre conseil d'administration s'est déjà attelé au programme de l'année 2015, à la poursuite d'une ouverture plus grande et d'une plus large participation, à travers l'écoute de nos membres et du monde qui nous entoure.



## Paul Clara

### *14-18 – 14-18... !*

Sur la paroi murale qui me fait face, un tableau encadré retient mon regard. Dans la pénombre épaisse d'une terre inondée, un radeau chargé d'hommes casqués glisse en silence. Enième ronde nocturne, poursuivie aux limites d'un lambeau de patrie encore sauvegardé de l'emprise de l'ennemi... Dixmude n'est pas loin. Mon père est-il parfois à bord ? Connaît-il seulement les massacres horribles de civils innocents fusillés sans pitié ?

Parfois, le dimanche, après le dîner, table rangée, on m'autorise à feuilleter le gros album de photos de guerre sépia dont le sujet se trouve précisé par la fine écriture paternelle. Images à l'éloquence muette dénonçant la folie meurtrière de masses humaines en délire. Pour le jeune garçon d'alors, c'était à chaque fois la remontée du trouble profond l'ayant envahi à la découverte de l'ossuaire de Douaumont, accablant témoignage du désastre de Verdun.

Guernica, Verdun, Stalingrad, Auschwitz, Oradour, Lidice, génocide du Rwanda, trop d'événements qui font honte à notre condition d'hommes dans l'histoire de l'Humanité.

1914-2014 : un siècle de course à l'avoir, au pouvoir, à la puissance par la voix des armes.

A quand la dénonciation généralisée de la violence ?

## Pierre Coran

Après avoir vécu le second conflit mondial (qui avait un jour la veille de mes six ans), je ne mets jamais une majuscule au mot « guerre », mot impropre, celui d'une boucherie immonde en 14-18 et 40-45. En ces temps de commémorations officielles non toujours mesurées, je salue les pères de l'Europe qui nous ont épargné les affres d'un troisième fléau mondial. Que chacune et chacun s'en souviennent ! La vigilance, plus que jamais, reste de mise.

**Jean-Louis Cornellie**

### *La der des der*

Les cérémonies commémorant les cent ans de la Première Guerre mondiale se suivent et se ressemblent et les commémorations se bousculent partout en Belgique ou ailleurs.

Je considère que les millions de morts de part et d'autre des belligérants ont droit à la paix des « Grands Cimetières sous la Lune » et non tous ces excès d'honneurs ou d'indignités !

La Guerre de 1914 coûta à la Belgique plus de quarante-sept mille militaires tués et elle subira d'horribles massacres de civils en Lorraine belge. Le cimetière de Rossignol est plein de cendres de conséquences. La folie meurtrière teuton frappa durement Dinant mais aussi la petite Prague que fut Louvain et sa riche bibliothèque universitaire incendiée sans motif.

Après le Traité de Versailles, nombre d'autres furent signés jusqu'en 1923 ! Moins de vingt ans après, l'Allemagne revancharde aura les coudées franches pour envahir notre pays et ensanglanter le monde. L'Homme est un loup pour l'Homme. 14-18 fut une immonde guerre qui laissa de profondes traces au Moyen-Orient. Les rescapés se turent. Les sculpteurs de monuments firent recette et les « gueules cassées » eurent en France leur tombola.

Je hais la guerre et les rossignols de carnage amenés par les orages d'acier chers à Ernst Jünger. Celle de 14-18 fut une immonde boucherie !

### **Roselyne de Donnea**

N'ayant connu aucune des deux guerres mondiales, je cultive les souvenirs que m'ont légués mes aïeux. Mes arrière-grands-parents maternels habitaient au château de Mery, sur les hauteurs de Liège. En août 1914, lorsque l'armée allemande a envahi notre territoire, de nombreux blessés militaires des deux camps, ainsi que des civils, ont été soignés au château, transformé en hôpital de première ligne. Aidant sa mère à soigner les blessés, ma grand-mère, âgée de 14 ans, a été confrontée à la vision atroce des grands mutilés et cela l'a profondément marquée. Pour égayer un peu son univers, réduit à quelques pièces dans une aile du château, elle cherchait à jouer de mauvais tours à l'occupant. C'est ainsi qu'elle déroba un soir un casque à pointe pour le placer sur la tête d'un sanglier empaillé qui trônait dans le vestibule. Modeste vengeance de jeune fille...

Malgré l'occupation de son château, qui dura quatre ans, mon arrière-grand-père trompa régulièrement la vigilance des militaires allemands. Il convoya en vélo jusqu'en Hollande de nombreux jeunes belges qui voulaient s'engager. Ceux-ci traversaient ce pays, alors neutre, pour gagner l'Angleterre, où ils étaient incorporés à des unités combattantes. Celles-ci vinrent ensuite se battre dans la Somme, puis dans les tranchées de l'Yser. Son propre fils en fit partie.

Ma grand-mère maternelle a connu l'horreur des deux guerres mondiales : la première comme adolescente, la deuxième comme mère de famille. Elle m'a toujours affirmé que la guerre était une absurdité, due à l'orgueil et au tempérament belliqueux des hommes, et que la paix entre les peuples n'avait pas de prix.

### Marcel Detiège

## *La place de l'écrivain*

L'écrivain – singulièrement l'écrivain pacifiste - doit-il sacrifier au devoir civique ses convictions, ou doit-il, au risque de braver la société, se gouverner de manière telle qu'il ne se puisse se manquer à soi-même ? Edmond Picard fit scandale en déclarant qu'il fallait mettre un terme à la boucherie de la Grande Guerre. Les représailles ne se firent pas attendre. L'écrivain et grand avocat fut omis de la liste des avocats à la cour de cassation, et quelques exaltés brûlèrent en effigie sa toge sur la place du palais de justice de Bruxelles. Voici le lieu de rappeler que l'écrivain doit adopter pour seule conduite l'esprit critique. Il doit tenir à honneur de s'exprimer sans se soucier de la multitude, en homme « qui écrit à soi-même et pour soi », et travailler autant qu'il est en soi à un climat intellectuel de refus d'être dupe, afin que les « minorités bavardes » ne puissent décider pour les « majorités silencieuses » de ce qui est bon ou mauvais pour elles sans courir risque d'animadversion.



Vincent Vandendriesshe

Rio Di Maria  
*L'imprévisible instant*

Pays avalé à gorgées vulcaines  
tout brûle les frontières  
qu'entonne l'alouette guerrière

La guerre commence pour un pan d'espace  
quand l'homme féru de pouvoir massacre l'innocence

L'arrogance ameute les bacilles aux aguets  
Elle tempête dans la tête  
Pas de larmes au visage difforme  
Elle négocie les derniers barbelés  
avec la parole des armes du ciel  
venu à main que ne veux-tu pas

Pas de trêve dans l'œil du cyclone

Les barricades arpentent les villes plient à regret  
Les tranchées abritent même un roi  
dans le brouillard des gaz assassins

L'enfance plonge dans le chaos du désert des jours  
Le vide embaume une jeunesse aux multiples fêlures  
La femme de toutes meurtrissures  
cicatrice blessures léchant l'immensité  
Elle tisse le vide de ma tête d'images déchirées  
et de chainons croisés indéfiniment

Liberté tu habites un pays invisible improbable

J'appartiens à l'imprévisible instant qui ne sera jamais

### Catherine d'Oultremont

#### *Cela fut*

Un grand père, c'est fascinant pour celui qui n'en a jamais eu. C'est quelqu'un qui garde une part de mystère. C'est aussi un homme qui a peut-être traversé des guerres et qui en porte les secrètes blessures. Que voient les yeux clos du vieil homme ayant vécu l'horreur des champs de batailles? C'est la question que je me pose. J'imagine qu'il préfère ne pas en parler, c'est trop difficile d'exprimer l'indicible. Au soir de sa vie, il pense aux compagnons d'armes n'ayant pas connu la vieillesse, fauchés au printemps de leur vie. S'il aime s'asseoir au coin du feu, c'est peut-être parce qu'il ressent encore dans ses os l'humidité morbide du cloaque dans lequel il a pataugé pendant des mois, partageant sa couche avec les rats. Quand les grands-pères s'éteignent, c'est une mémoire de plus qui s'efface. Hélas! Poilus et chenus, ils ne sont plus là pour dire leur mot. Pour décrire l'enfer et mettre en garde les générations suivantes : cela a existé, ce n'est pas seulement un chapitre de votre livre d'histoire. N'oublions pas le sacrifice absurde d'une génération qui a dû abandonner ses rêves d'avenir pour servir l'égo démesuré des dirigeants de l'époque. N'oublions pas d'écouter le témoignage de nos aînés...

### Michel Ducobu

Comme tout un chacun, je m'informe, lis des tonnes d'articles, de volumes, de revues, regarde les émissions spéciales, les documentaires, visite les expositions, bref, tout ce que l'on peut trouver de sérieux concernant la Grande Guerre, celle qui aura aligné 20 millions de morts sur la grande terre de la désolation, de la honte et de la fin des illusions. Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est l'incroyable et indécent contraste entre cette débauche d'informations, de reportages, de reconstitutions, de célébrations, de spectacles même, de voyages et de parcours touristiques, de marketing de la mémoire... et la réalité atroce et indescriptible qu'ont connue les combattants, les victimes civiles, les otages, les déplacés, les handicapés à vie qui ont subi ces événements épouvantables. On célèbre, on commémore, on « fête » à grands renforts de technologie et de publicité, de pellicules améliorées et de commentaires savants, ces quatre années infernales et leur armistice, et personne, sinon les rescapés, mais il n'y en a plus un seul, un seul survivant qui pourrait en parler justement, en quelques mots seulement, quelques phrases lapidaires pour exprimer l'inexprimable. Je me souviens : adolescent j'ai lu

Barbusse, Céline, Duhamel et quelques autres. Je n'avais pas d'images animées, pas de films, pas de télévision. J'ai dû imaginer la souffrance inouïe de ces hommes enfouis entre des murs de terre, levant peureusement la tête pour voir passer les obus, les avions, les chars, les bottes de l'ennemi, leurs affreuses baïonnettes. Je ne garde que ces témoignages-là : quelques phrases sentant la boue, la pourriture, les excréments, le sang, la mort. 14-18, pour l'enfant que j'étais et l'adulte âgé que je suis devenu, ce sont ces ombres humaines tapies dans les ténèbres, transies de trouille, assourdies d'explosions et de cris. Ce que je vois maintenant, sur nos écrans flamboyants et dans nos cimetières multicolores, c'est un immense show morbide, formidablement professionnel et populaire, qui jamais, au grand jamais, ne pourra remplacer les mots et les gravures cauchemardesques de mes vieux livres qui m'ont ouvert les yeux sur le sort insoutenable du soldat rendant l'âme dans son maigre linceul de boue.

### Rose-Marie François

## *La première guerre mondiale ?*

Mise en abîme dans les voix de ma petite enfance, « la guerre quatorze » s'appelait aussi « l'autre guerre ». Avec son vocabulaire éclaté : tranchées, gueules cassées, grosse Bertha, l'enfer de Verdun... Mais aussi : les réfugiés français qui, pendant plusieurs mois, ont fait partie de la famille.

Ma petite enfance, c'est la deuxième guerre mondiale. Deuxième, pas seconde... « J'ignore

quelle sera l'arme de la troisième guerre mondiale, dit Albert Einstein, mais celle de la quatrième sera la hache de pierre. » Avec la destruction de l'humanité, et la consécration de l'inhumanité.

Sommes-nous incapables de paix ? Seul-e-s les poètes, les peintres, les artistes en général, qui vont à bras ouverts vers leurs pairs, ont la voix plus prompte à la louange qu'à la médisance, plus

à la connivence qu'à la méfiance, c'est bien connu. Ou bien ce paragraphe devrait-il, d'urgence, être récrit à l'optatif ?



### Jacques Goyens

Avant il y avait les champs de blé, les pâturages et les forêts. Les oiseaux chantaient la paix en Europe. Soudain, un déluge de feu s'abattit sur les campagnes, les moissons furent suspendues. D'Ypres à Verdun, tranchées et trous d'obus dessinèrent un sinistre décor. Mais il ne s'agissait pas d'un film, dont l'attentat de Sarajevo aurait été le prétexte. Jamais autant de nations ne se sont affrontées, jamais autant de sang n'a coulé. Les armes étaient de plus en plus puissantes, de plus en plus meurtrières. Tuer pour échapper à la mort, telle était la seule règle, la logique absurde que partageaient les belligérants. Bientôt ce fut la désolation. Les morts et les blessés se comptaient par dizaines de milliers.

Août 2014 : la paix règne en Europe. Mais le ver n'est-il pas toujours dans le fruit ? Aux frontières de l'Union, un nouveau conflit menace d'embraser le vieux continent, déjà meurtri par 2000 ans d'histoire. Russes et Ukrainiens entendront-ils le chant de la paix ?

### Marguerite Marie James

## *A ceux qu'on ne connaissait pas*

« La Madelon vient nous servir à boire... » « Papa, c'est qui la Madelon ? »

« Je ne sais pas. Les soldats chantaient cela pendant la guerre de 14. »

« Et pourquoi on a eu la guerre de 14 ? » « A cause du Kaiser Guillaume ... »

Papa est né en 1898. Il devrait en savoir un petit peu plus, non ?

Non. Il ne sait pas.

Et Maman qui a deux ans de plus que lui non plus.

Quoique... Quand la RTB diffusera des émissions sur le sujet, elle éteindra systématiquement le poste de télévision.

Elle ne veut pas savoir, tout simplement.

La guerre, ce sont des années de misère, et de la misère, on ne parle pas.

Les parents n'ont perdu aucun être cher pendant la guerre.

Il n'y avait que des militaires ou des habitants qu'on ne connaissait pas.

Des soldats qui avaient quitté l'enfer de Passendale pour se retrouver derrière un guichet, dans une banque, face à des clients qui comptaient leurs sous.

Des soldats qui émergeaient de la boue putride pour endurer les récriminations d'une

ménagère outrée de voir de la terre collée à leurs bottines – Ulysse vainqueur confronté à une Pénélope armée d'un balai !

Des soldats à qui l'on disait que l'on ne voulait plus parler « de tout ça ».

De quoi envier ceux qui dormaient en paix sous les champs de coquelicots...

Une petite minorité de civils égoïstes ? Oui, bien sûr.

Mais ce sont parfois les minorités qui font bouger les Etats – dans le bon ou le mauvais sens.

Il y avait des soldats qui donnaient leur vie pour des gens qu'ils ne connaissaient pas.

Utopie suprême ou essence même de l'humanité ?

Et nous, en 2014, que ferions-nous pour des gens que nous ne connaissons pas ?

### Jean Jauniaux

## *Un jour viendra...*

Je vous écris de ma plus belle écriture. En levant la tête je vois mes camarades de tranchée, dans la boue gelée et le vacarme des marmites qui nous pleuvent dessus. A l'école, nous préférons jouer à la guerre avec nos armes de pacotille plutôt que de vous écouter. Vous, vous nous parliez d'espoir. Vous souhaitiez que la guerre n'ait plus jamais lieu. Vous nous lisiez Hugo que nous ne comprenions pas, ces pages où il chantait les vertus de l'Europe. J'ai dans ma poche le cahier que vous m'avez donné à la fin des classes, celui où vous avez recopié son discours: « *Un jour viendra...* » qui promettait une Europe pacifiée.

Vous m'aviez dit :

« Je ne sais pas quand tu reviendras Jeannot, mais promets-moi d'essayer de lire ce petit texte chaque jour, jusqu'à ce que tu le connaisses par cœur... »

Assis dans mon trou, j'écoute, venant des tranchées allemandes le chant d'un bandonéon.

Je vais le mettre en pratique, le bon Hugo: essayer la paix . Je vais me lever de mon trou à rats, gravir les échelons de l'échelle et me porter sans armes au devant de la ligne de feu des Boches. Peut-être, de l'autre côté, y aura-t-il un homme qui aura écouté, lui aussi, ce que lui disait son institutrice?

Joyeux Noël

Votre Jeannot

**Nelly Laurent**

### *Une médaille bien miraculeuse*

Ce matin du 22 août 1914, les crosses des fusils allemands cognent les portes d'un village gaumais. Marthe, ma grand-mère, a 22 ans. Elle a vu les uhlands montés sur leurs chevaux et « tirer les civils comme des lapins ». Elle tient fermement dans les bras ma mère, sa petite Simone âgée de deux ans. Elle entrouvre la porte que le soldat pousse avec rage. Il repère François, son époux tapi dans l'ombre du corridor. Le soldat lui fait signe d'avancer et mon grand-père s'approche en tâtant fébrilement sa poche. Il en sort un porte-monnaie. Non pour de minables pièces, mais pour *la médaille miraculeuse* qu'il y garde avec dévotion. Il la dépose au creux de sa main gauche et la tend à l'Allemand. Celui-ci regarde la médaille bien connue des chrétiens de cette époque et crie à mon grand-père, en joignant le geste à la parole : *Heraus !*

François quitte la maison par l'arrière et rejoint un trou aménagé en abri dans le jardin.

J'entends encore aujourd'hui la manière dont ma grand-mère prononçait l'injonction libératrice « *heraus* », elle roulait le « r » en prenant une voix féroce.

Elle en tremblait encore.

**Dominique Leruth**

Un monde sans réflexion est un monde sans espoir... et sans gloire.

Mon arrière grand-mère devait vivre trois guerres. Ma grand-mère, deux. Ma mère, une seule. Vu l'ordre décroissant, j'espère donc échapper à cette horreur sans nom et j'ai l'espoir que mes propres enfants éviteront une barbarie d'un autre âge. Cependant, tout autour de nous conspire à jeter les peuples les uns contre les autres. Et le terrorisme ambiant, en cours depuis ce jour fatidique du 11 septembre, n'est pas pour nous rassurer.

Certes, beaucoup de conflits, tant internes qu'intra-nations, sont liés à une idéologie, une croyance, des préjugés. Mais, le fond du problème n'est-il pas ailleurs ? En 1914 et 1945, on exacerbait les nationalismes. Aujourd'hui, on met en exergue les différences. Les conséquences sont les mêmes mais, où se situent les causes réelles ? La haine de l'autre n'est qu'un moyen. Derrière chaque guerre, il y a des raisons économiques. En ces temps de crise, ne l'oublions pas et restons vigilants !

## Claire Anne Magnès

La route des vacances. On traverse la Marne. Cimetières sous le soleil. Croix blanches, herbe luisante. Conscience aigüe d'une jeunesse saccagée. Celle d'ici, celle venue de loin pour défendre un sol étranger. Les fils des survivants auront vingt ans à la guerre suivante.

Le premier savoir vint des livres. La boue, les tranchées. Le feu, l'enfer, les croix de bois. Barbusse, Dorgelès. Duhamel et Martin du Gard. Guillaume trépané. Le grand Meaulnes orphelin.

De temps en temps le grand-père parlait. L'Yser, les combats, la blessure. Soignée en Angleterre. On entendait bravoure, honneur et sang versé. On apprit bien plus tard la honte jalonnant les sentiers de la gloire : exécutions sommaires, fusillés pour l'exemple.

Aujourd'hui commémorations. Discours et défilés. Émotion vraie. Mais erreur sur la cible. Le présent crie. Gaza, l'Irak, la Syrie, l'Ukraine. Massacres. Destruction. Le refus des leçons de l'Histoire.

## Louis Mathoux

Estimez-vous justifié le fait de commémorer le centenaire des prémices du plus grand charcutage collectif auquel se soit livrée l'« Humanité » ? Personnellement oui, d'une certaine manière... Replongeons-nous en effet quelques instants dans les années qui ont précédé immédiatement le grand embrasement de l'été '14 : guerre des Boers, affrontement armé entre Japon et Russie, multiples conflits dans les Balkans, etc. Que l'on songe à présent à ce qui advint, l'armistice du 11 novembre 1918 à peine signé : guerre civile en Russie, extermination des Grecs d'Asie mineure par les Turcs, carnage dans le Rif marocain, et j'en passe. De sorte que, si l'on examine de près le cours de l'histoire « humaine », il apparaît singulièrement malaisé, sinon tout à fait impossible, d'y trouver une seule année, un seul jour, une seule seconde pendant lequel/laquelle nos ancêtres ne se soient efforcés d'étripier leurs semblables par les moyens les plus variés...

Comméorons donc joyeusement l'entame de la « *der des der* » (sic) ! Car où donc pourrions-nous situer dans notre anamnèse collective le souvenir d'une quelconque Paix à célébrer en lieu et place de celle-ci ?

**Lucien Noullez**

### *Les couilles d'un hongre*

1917, Léon Noullez patrouille à l'arrière, sur le Front de l'Yser. Les gendarmes ont la mission d'intercepter les déserteurs. Comme ils montent à cheval (de vieux chevaux émasculés), ils pourraient être tentés eux-mêmes par la désertion. Ils pourraient aussi fermer les yeux et laisser s'enfuir des soldats. Aussi patrouillent-ils par deux : autant pour aiguïser leur vigilance que pour se surveiller l'un l'autre. Il fait chaud. Les chevaux vont au pas. Celui de mon grand-père se cabre. Non, il ne crottine pas. Il refuse d'avancer. Bon-papa éperonne, rien n'y fait. Carlos ne bouge pas, plante ses sabots dans le sable, alors que le compagnon d'armes caracole sur son canasson. Il n'a pas même le temps d'achever une plaisanterie sur ce fichu Léon incapable de faire obéir Carlos. Un obus tombe, tue et réduit en charpies l'équipier de Léon et sa monture. Je dois la vie à l'instinct et au courage d'un vieux cheval sans couilles, dans une guerre atroce.

**Annie Préaux**

### *23 août 1914*

Le soir tombe. La chaleur est étouffante. Le canon tonne. L'asile de Mons est en flammes. Les « folles » s'échappent en hurlant. Les sœurs ont pourtant prié ce matin, hissé quelques drapeaux de la Croix Rouge. Avec ça, on ne risquerait rien. Mais les canons allemands n'en ont pas tenu compte et Dieu est resté sourd. Les Britanniques de la 8ème brigade sont tout près, encerclés peu à peu par les troupes du Kaizer. Les femmes qui fuient l'asile en feu courent en tous sens, pieds nus, en chemise, cheveux en désordre, yeux hagards. Quelques-unes passent le portail du cimetière. Denise et Jeannette avancent dans les allées, cherchant un abri, un tronc d'arbre sur lequel s'appuyer, une stèle. Tous morts, tous morts, répète la plus jeune, et l'autre ne sait pas si elle parle de ceux qui sont enterrés là ou des soldats qui se battent. Des ombres se faufilent, pas loin. On est entre chien et loup, dit Denise, qui rit de son bon mot. T'es folle ! crie Jeannette, puis elle rit aussi. C'est pas nous les folles, c'est eux ! chuchote sa compagne. Devant un kiosque, elles entendent des trompettes. Les morts

aimeraient-ils la musique ? Un clairon allemand, contre toute attente, est en train de sonner le cessez-le-feu, là-bas, du côté de La Bascule. Denise et Jeannette se trouvent sur les lieux mêmes du récit fantastique d'Arthur Machen. Bientôt, toute l'Angleterre et ses soldats croiront à ces archers célestes qui obligent les Allemands à arrêter le combat et protègent la retraite des Britanniques. On les appellera « les anges de Mons ». Mais les seuls anges qu'elles aperçoivent dans le calme soudain revenu sont en pierre bleue de Soignies.

### Claude Raucy

Je n'étais pas là, cet été 1914 où commencèrent les bavardages féroces des nations. Mais je sais, on me l'a raconté, que les cerises n'avaient pas arrêté de rougir, de honte ou de fidélité, et que quelque part un merle sifflait. Quel était son nom, même les plus avisés de nos historiens ne le savent pas mais on m'a dit qu'il voletait de cerise en cerise et que, parfois, un tueur obligé jetait un œil distrait du bas de sa tranchée et oubliait de tuer. Quel monument aux merles morts pour les patries a gardé mémoire de lui ? Quelle mélodie, quelle chanson de Brassens ou de Ferré sifflotait-il comme un oiseau têtù ? Je ne sais. Mais je pense parfois à lui à Paris, rue de la Cerisaie, et il me rassure.

Le chant des poètes est toujours plus fort que les cris du canon.

### Annemarie Trekker

## *Il s'appelait Julien*

Il s'appelait Julien. C'était le fils aîné de mes arrière-grands-parents paternels. Il est mort en 1918, quelques mois avant l'armistice, touché par des éclats d'obus à Nieuport.

Lorsque j'ai fait une recherche généalogique, je me suis arrêtée sur lui. J'ai retrouvé sa tombe dans le cimetière militaire de La Panne. Je m'y suis recueillie. Il était jeune, s'était marié et avait engendré un petit garçon qu'il n'a pas eu le temps de connaître. Lors de mon séjour à La Panne, j'ai pris froid et j'ai perdu une partie de l'ouïe pendant plusieurs semaines comme si le vacarme de l'obus qui avait tué Julien m'avait assourdie. Je suis rentrée épuisée comme si cette vie perdue au milieu de toutes les vies fracassées lors de cette guerre pesait encore lourdement dans mon sac à dos généalogique. Une guerre, toute guerre, cette guerre-là et la suivante, habitent toujours nos histoires et nos imaginaires. L'écriture est une des manières

d'évoquer cette mémoire-là, tapie dans l'ombre du silence, à défaut de parole pour la transmettre, abritée dans l'inconscient. Comme si poser les mots sur le papier permettait simplement de gagner une autre bataille, celle qui empêche la répétition aveugle et sourde de ce que fut un effroyable tremblement de corps et d'âmes.

**Mireille Ury**

### *L'aïeul et la guerre*

Cet aïeul merveilleux, je ne l'ai pas connu.  
Il créait des jardins, il aimait les abeilles,  
En janvier il offrait des roses en corbeilles.  
Un jour il est parti, il n'est pas revenu.

Chargé d'un lourd fusil, d'un barda saugrenu,  
Il chemina des jours et des nuits sans sommeil,  
Il ne contemplait plus les couchers de soleil,  
Abruti, entraîné vers des lieux inconnus.

Dans des champs dévastés, il creusa des couloirs,  
De la puante boue lui servit de dortoir.  
Il a mangé des rats et des rats le mangeaient.

Osa-t-il actionner les armes meurtrières ?  
Où son sang fut versé pousse-t-il un cyprès ?  
Son nom, dans son village est gravé dans la pierre.

(Août 2014 : sonnet pour mon grand-père)

*Evening, After A Push*  
de Colin Gill, (1919)  
madefromhistory.com



### Jean-Luc Wauthier

La première guerre mondiale ne m'inspire rien d'autre qu'un profond et immense dégoût. Plus que tous les autres, ce conflit, qui ouvre le 20<sup>e</sup> siècle, se place sous le signe de l'absurde. Il combine en effet les tares des guerres du siècle précédent – un nationalisme débridé, la suffisance d'empires autocratiques et celles de la guerre « moderne » (les gaz moutarde, les premiers avions de combat, bref, le remplacement du guerrier par les machines de guerre).

Outre les millions de morts inutiles, qui ont multiplié jeunes veuves et orphelins, comment oublier les grands mutilés et tous ceux à qui le front avait fait perdre la raison?

Sur le plan littéraire, de Péguy à Alain-Fournier, quelle hécatombe, similaire dans les rangs allemands !

On pouvait espérer que, face à l'Apocalypse, l'homme serait à jamais vacciné contre la guerre. Mais non. Vingt ans plus tard, on remettait le couvert avec délectation et enthousiasme.

Oublions au plus vite ces affreux 1914-1950, commencés à Verdun et achevés en Corée.



*Gassed*, par John Singer Sargent, 1918, huile sur toile, 231 x 611 cm

Claire Anne Magnès

## *Écrits de guerre 1914-1918*

Un colloque international à Bruxelles

Belle réussite que le colloque *Écrits de guerre 1914-1918* organisé, ce samedi 11 octobre 2014, par le Centre francophone de Belgique du P.E.N. Club international.

L'initiative en revient à Huguette de Broqueville, romancière, nouvelliste, essayiste, présidente du P.E.N. francophone de Belgique et responsable de son Comité des écrivains en prison. Nous apprécions hautement son dynamisme et l'action qu'elle mène dans l'esprit d'ouverture et de tolérance propre au P.E.N. Club international.

Le colloque se tient à Bruxelles, au Palais des Académies, dans la grande salle des marbres du premier étage : la salle du Trône. Jacques De Decker, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, l'introduit par un message de bienvenue. En fin de journée, il en assurera la clôture par un entretien éblouissant avec Pierre Schoentjes, de l'Université de Gand.

La grande originalité du colloque tient au fait que les *écrits de guerre* servant de matériau aux conférenciers ne sont tirés ni d'ouvrages d'historiens ni de fictions romanesques mais consistent en écrits personnels le plus souvent de l'ordre du privé (correspondance, journal intime), n'ont pas nécessairement été rédigés par des écrivains et sont toujours contemporains des événements. Un autre trait mérite d'être souligné : si tous les exposés se font en français, les conférenciers viennent d'horizons différents. Professeurs d'université pour la plupart, ils sont de nationalité allemande, italienne, française ou belge – de langue flamande ou française.

La journée s'articule en quatre séances, deux le matin, deux l'après-midi ; chacune est conduite par l'un des deux modérateurs, Bernard Balteau ou Yann Kerlau, et la parole est donnée à la salle après chaque intervention. Les échanges seront nombreux et pleins d'intérêt.

En ouverture, Huguette de Broqueville cerne le thème du colloque et signale qu'il est lié à la parution de deux livres : un ouvrage collectif trilingue en deux volumes édité par Peter Lang, *Heroisches Elen – Misères de l'héroïsme – Heroic Misery*, dirigé par Gislinde Seybert et Thomas Stauder, et le *Journal de la jeune Lydia della Faille 1913-1914*, édité par Michel de Maule et publié par Huguette de Broqueville. Plusieurs des intervenants ont collaboré à *Misères de l'héroïsme*. Le colloque bénéficie de l'appui de la Fédération Wallonie-Bruxelles et

de la collaboration de l'asbl Fonds Max Deauville, représentée par le docteur Duwez dont les deux grands-pères ont combattu pendant la Première Guerre et relaté leurs souvenirs du front. Le matin, on écoute en premier Thomas Stauder (Université d'Augsbourg) traiter des *Stéréotypes nationaux pendant la Grande Guerre : L'antagonisme entre la France et l'Allemagne vu d'un pays neutre, l'Espagne*, à travers manifestes, traités et œuvres d'écrivains espagnols : Vicente Blasco Ibáñez, Armando Palacio Valdés, Pío Baroja, Ramón María del Valle-Inclán et Wenceslao Fernández Flórez. Fabrice van de Kerckhove (ULB, Archives et Musée de la littérature) s'attache à *Émile Verhaeren et Stefan Zweig : deux écrivains dans la guerre*, à l'analyse que fait Zweig de *La Belgique sanglante de Verhaeren*, à sa correspondance avec Romain Rolland. Nicolas Mariot (Paris I Panthéon-Sorbonne, chercheur au CNRS) étudie la correspondance ou le journal intime de quarante-deux *Lettrés en guerre : écrire dans la tranchée 1914-1918. Apollinaire, Genevoix, Barbusse, Kahn...* : issus de la bourgeoisie, titulaires de diplômes, lettrés, gradés, les voici amenés à vivre au quotidien avec des hommes du peuple. Nicolas Mariot a publié l'an dernier *Tous unis dans la tranchée ? 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple* (Le Seuil, 2013). Monica Biasiolo (Université Erlangen-Nuremberg) aborde la question des correspondantes de guerre et commente *Deux témoignages de guerre au féminin : Alice Schalek et Stefania Türri*, la première étant autrichienne, la seconde italienne.

L'après-midi s'ouvre avec Claude Brulant (Société européenne de culture) ; il détaille sa contribution à *Misères de l'héroïsme*, un sujet lié aux villes d'où sa famille est originaire : *Lens, Arras, pendant la première guerre mondiale*. L'historienne Laurence van Ypersele (Université catholique de Louvain) analyse le corpus des cent-septante-huit *dernières lettres* écrites par des prisonniers qui seront fusillés le lendemain : *Écrire face à la mort : les dernières lettres de patriotes fusillés par l'occupant, 1914-1918*, en dégage l'attitude empreinte d'acceptation ou de résignation des condamnés. Gislinde Seybert (Université de Hanovre), codirectrice de *Misères de l'héroïsme*, traite de *La pratique des deux volumes* et commente le contenu de quelques-unes de leurs études : celles sur Jean Guéhenno, Blasco Ibáñez, Erich Maria Remarque, Ernst Jünger, Sigmund Freud. Sophie de Schaepdrijver (Pennsylvania State University) part de la lettre pastorale du Cardinal Mercier qui constitue une exhortation à l'endurance pour introduire le sujet qu'elle a retenu, *Mesurer l'endurance sous l'Occupation : les journaux intimes en Belgique occupée 1914-1918*. Elle scrute en particulier les journaux intimes d'un dermatologue, d'Edmond Picard, de Georges Eekhoud et d'une Gantoise très attachante, Virginie Loveling, et y relève les glissements d'opinion – à propos, notamment, du patriotisme – qu'engendre la



Extrait du journal de Lydia

© D.R.

longue durée de l'Occupation. Le dernier exposé touche d'ailleurs à l'Histoire : Maria Teresa de Bourbon Parme examine *La problématique de la paix séparée pendant la guerre de 1914-1918* à l'aide des documents transmis par son père et son oncle qui ont œuvré activement pour obtenir la paix en 1916-1917 mais n'ont hélas pas abouti.

Interrogé par Jacques De Decker, Pierre Schoentjes, professeur de littérature française à l'Université de Gand, essayiste, spécialiste de l'ironie et des romanciers de la Grande Guerre, parle avec faconde et chaleur : la valeur de témoignage de la fiction, l'énorme décalage qui existe en France entre des événements qui touchent à la République et le fait qu'on écrive à ce propos (ce n'est pas du tout le cas aux États-Unis), la polémique qui naît chaque fois que la fiction s'empare de faits historiques récents, le consensus actuel à propos de 14-18 : depuis 1980, ont paru près de cent-cinquante romans où la Première Guerre mondiale est au centre de l'action...

Redisons que la salle a eu la parole après chaque conférence et que les questions, commentaires ou compléments d'information n'ont jamais manqué. Que le P.E.N. Club francophone de Belgique et ses responsables soient remerciés pour ce colloque marquant et d'une grande ouverture d'esprit.

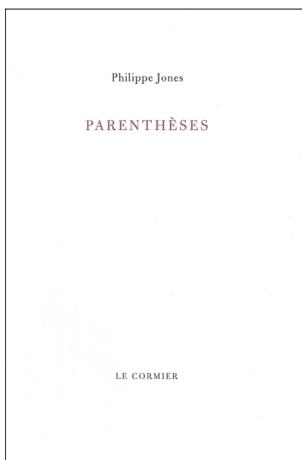
Ce texte applique les rectifications orthographiques de 1990.

Michel Joiret

## *Soirée des Lettres du 21 mai 2014*

La voix des poètes : Jean-Marie Corbusier, Philippe Jones, Thierry-Pierre Clément, Philippe Mathy, Michel Stavaux

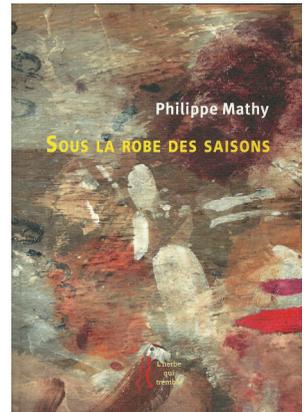
Cinq poètes (des voix, des chambres d'échos, des plaintes et des poussées jubilatoires). Un véritable orchestre d'intentions et de captations qui souligne l'infinie richesse des voies poétiques. Et qui relève une période parmi les plus inspirées de notre littérature. Cinq capteurs d'essentiel ou d'essences rares, qui ramènent à nous, lecteurs, des valeurs ou saveurs insoupçonnées. Cinq traceurs occupent la page (ou la fécondent) avec prudence ou rage, dans l'explicite ou le symbole, dans la suggestion ou le propos soutenu. *Dans le jour soulevé* (Le Taillis Pré) repose sur un trilogie. Jean-Marie Corbusier y loge trois instances essentielles : la poésie, le mot, la langue. Silence et méfiance balisent le chemin du créateur car « *le poème est sans fond, sans raison, il atteint en plein centre et en même temps, il est expulsé de lui-même* ». Le livre sera tout à la fois le chemin et l'histoire de ce chemin, une sorte de parole en suspension problématique et peut-être illusoire car « *le lieu habitable* » serait peut-être « *en dehors des mots ?* »



*D'espace en domaines* (Le Taillis Pré) et *Parenthèses* (Le Cormier). Des taches d'écriture réflexives (quelques lignes), une veille, une patience, une attente de tous les instants, une ébauche de dialogue avec la nature, une lente et parfois douloureuse prise en charge du temps, tel paraît être le credo de Philippe Jones. Le dépouillement garantit la sûreté de la prise de vue alors que la lunette de l'oeil précise la capture et son devenir. S'engage alors un dialogue muet entre la nature et l'homme : « *l'homme et le bois grandissent selon leurs gènes propres, grandissent côte à côte en dépit de leur taille* ». Pour le poète, « *il faut une écriture et se nommer un monde* ». Celle qu'il propose nous touche d'autant plus que le passage de l'homme et des saisons se fonde sur une véritable réciprocité : « *le nœud du bois témoin de force bâtit la branche en devenir* ».

Pour Thierry-Pierre Clément, la réalité poétique est connotée différemment. Dans sa remarquable préface à *Ta seule fontaine est la mer*, (éd. A bouche perdue), Pierre Dhainaut parle du souffle, évoque un « *tremblé* » qui se personnifie dans *l'oiseau* et plus précisément dans le *héron*. Mais la métaphore renversée ramène le lecteur à la vigilance car les apparences peuvent être trompeuses : « *L'absence est un oiseau/qui traverse le ciel* ». La réalité, fût-elle *réalité poétique*, reste une entrave et le poète se montre profondément fidèle à l'aubier même de sa démarche : fluidité, immobilité, silence sont les postures sensibles initiales. Le reste n'est « qu'une pose de mots » comme on dispose les ardoises sur la charpente d'un toit. « *Comment se rendre libre ?* » est le credo d'une poétique qui se mesure à la mobilité des éléments ambiants (le vent, la lumière, le sable, la houle, *la lueur*).

Philippe Mathy vient d'obtenir le Prix littéraire 2013 du Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, pour son très beau recueil de poèmes intitulé *Sous la robe des saisons*, paru aux éditions L'Herbe qui tremble, à Paris. Outre les accords sensibles qui se multiplient entre l'homme et son environnement, le livre interpelle par l'intensité de la méditation et le seuil d'exigence qui fondent l'écriture : « *Il faut se méfier des effets de nombre, des effets de masse dont notre époque est si friande ; la vérité est ailleurs.* » Telle est « la porte étroite » d'un auteur dont la poésie est par ailleurs émaillée de superbes trouvailles : « *Je suis allé sur ta tombe pour y déposer mon ombre. Elle est restée là, muette, refusant de rentrer avec moi.* »



Dans *L'air et le bond* (éditions d'Hez), Michel Stavaux rappelle à qui l'aurait oublié, que son œuvre révèle un parcours poétique de premier plan et se fonde sur un engagement inamovible : prêter du sens aux jours qui lui ont fait escorte. La méthode est dynamique, le jeu lexical particulièrement significatif : « *la volonté du feu/d'enflammer le vent.* ». Tente-t-il de retrouver ses propres traits dans l'image que lui renvoie le présent ? S'efforce-t-il de mesurer la distance parcourue à l'aune de sa propre réalité ? Le poème ne répond pas (telle n'est pas sa fonction), mais il multiplie les déclarations d'intention et dresse un inventaire des glanes, des captures et des souvenirs qui y sont liés : « *Comme des saumons les blessures/remontent vers la source.* » Le poète multiplie les définitions des parts éparses de son identité, ou plutôt, il fait l'inventaire

Michel Stavaux

### L'air et le bond



Aux éditions d'Hez

de ses postures de vivant. Il s'agit d'un livre puissant, riche en figures diverses et pertinentes, clairement déterminé, assorti d'emprunts aux éléments (l'eau, le feu, le vent) et retranché dans quelque posture de vigile (ou d'inquiéteur, c'est selon) : « *penché sur l'étang/il cherche son image/sur cette cuirasse d'eau/au milieu des reflets* ». Une saine et implacable colère, au-delà même de la dérision, atteste l'authenticité, du choc reçu, répercuté, et projeté dans un champ sémantique (champ de ruines et champ de signes) exposé et efficace. La récolte est somptueuse et les voix poétiques innombrables. Puissent-elles retentir dans des lieux et des temps où la poésie tourne encore les pages de nos précieux imaginaires.

## Renaud Denuit

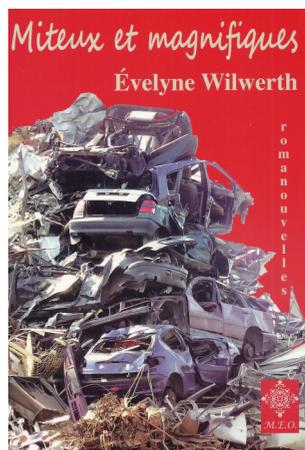
### *Soirée des Lettres du 18 juin 2014*

Florence Richter, Évelyne Wilwerth, Bernard Gheur

Belle affluence pour cette soirée du 18 juin, en dépit du beau temps et des obstacles générés par les travaux à la chaussée de Wavre ! Après avoir souhaité la bienvenue à tous, le Président Jean Lacroix, évoqua la disparition d'un de nos membres les plus éminents, Joseph Boly, demandant d'observer une minute de silence à sa mémoire. Il céda ensuite la parole à l'un de ses vice-présidents, Renaud Denuit, responsable de l'organisation de la soirée.

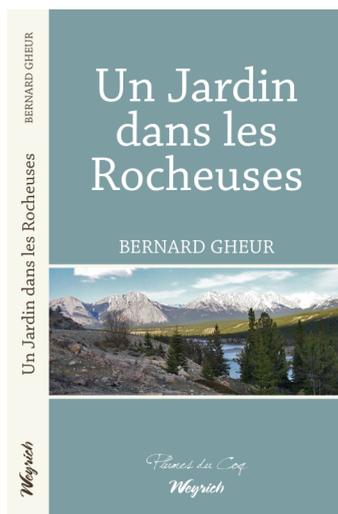
Deux femmes, un homme entre elles deux, ainsi s'établissait la séquence. En premier lieu, Evelyne Wilwerth était des nôtres à l'occasion de la publication de son livre *Miteux et magnifiques* (Editions MEO) ; Nicole Versailles, écrivaine elle aussi, avait accepté de la

présenter. De ce dialogue tantôt profond, tantôt pétillant, on retiendra surtout l'attachante originalité de cet ouvrage, annoncé comme « romanouvelles » sur sa couverture, et qui enchaîne 24 petites récits autonomes, mais ayant une commune unité de lieu – la zone du Canal à Bruxelles – et quelques personnages récurrents, paumés mais fascinants, travailleurs ou clocharisés. Le tout dans un décor de misère, chancres et gigantisme : déchetterie polyvalente, pyramide de vieux tramways rouillés, terrain vague et péniche précaire, danses étranges ou ombres flottantes. Faire voir la beauté dans la laideur toute en faste, la douceur dans la rugosité, l'espoir dans le drame, tel est le fil rouge qui aura guidé Evelyne, mais aussi Gérard Adam, son éditeur, à qui la parole fut aussi donnée en séance et qui communiqua son emballement devant l'insolite produit...

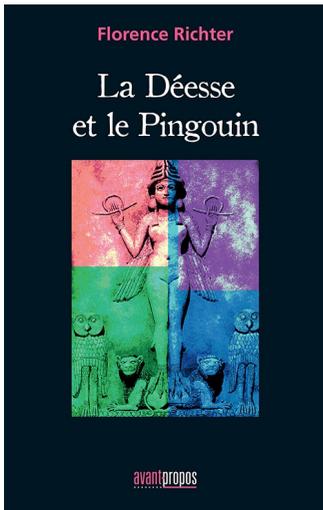


On changea de registre avec Bernard Gheur, écrivain liégeois ancré dans la dimension littéraire des sérieux événements historiques de sa région, dont *Les étoiles de l'aube* a consolidé la notoriété. Présenté par notre amie Francine Ghysen, critique littéraire et historienne, Bernard nous revenait avec un récit fondé sur des événements familiaux réels :

*Un jardin dans les Rocheuses* (Editions Weyrich). Un grand-père et une grand-mère quittant Liège au début du siècle passé pour des zones sauvages du Canada : les lettres, vieux objets et photos ancestrales ont parlé pour retracer une équipée toute d'amour et de courage, qui tournera au drame. Retraités par le talent de l'auteur, des souvenirs d'ordre privé se métamorphosent en évocations d'intérêt collectif ; des figures effacées retrouvent une existence forte, actuelle, présente à l'émotion de tout un chacun par les subtilités de la Littérature. Après avoir répondu aux questions les plus diverses avec une simplicité et un « sens du vrai » plus que convaincants, Bernard Gheur nous gratifia d'une surprise de



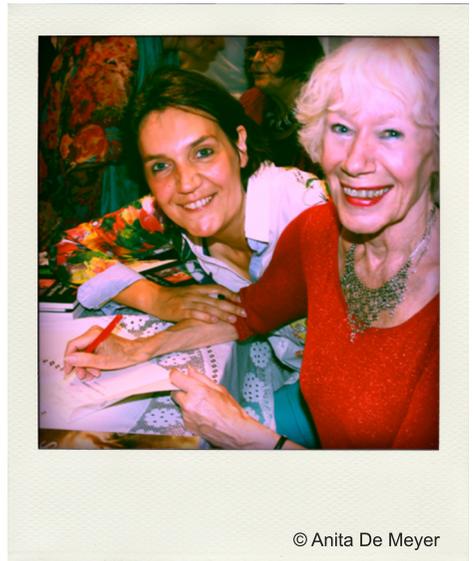
plus : la sortie de presse, le matin même de la séance, de son tout dernier livre : *Liège 1944. Le 1er Américain* (également chez Weyrich). Ce magnifique recueil de témoignages bouleversants et de nombreuses photos d'époque, qui complète *Les étoiles de l'aube*, intéressera un public allant au-delà des historiens et de nos concitoyens liégeois.



Acte III : *La déesse et le pingouin* (Editions Avant-propos). Cela démarra fort, avec une lecture d'un extrait de l'ouvrage sous la forme d'un dialogue où l'auteure, Florence Richter jouait Rose, une créature féminine hors normes, et son présentateur Jean Lacroix,... le psychiatre et anthropologue Carl Gustav Jung ! Au bord du lac de Zurich, un long dialogue initiatique, traversé par l'évocation des grands mythes et des normes nouvelles : ainsi pourrait-on définir ce livre, au demeurant inclassable car on peut aussi le tenir pour un conte philosophique, un récit fantastique, une leçon de psychanalyse... Plusieurs lectures se révélant possibles, le public fut de plus en plus intrigué, d'autant qu'un meurtre étrange apparaît comme une cerise sur le « gâteau ». Mais l'auteure, très en verve,

nous emmenait sur des chemins où l'on cueillait de quoi refaire le monde après l'avoir pensé jusqu'en ses tréfonds.

En fin de séance, les participants eurent la possibilité de poser des questions aux trois écrivains : une interactivité réussie qui tout naturellement, se prolongea par le traditionnel verre de l'amitié, lequel fut riche de dédicaces, bons mots et gentils éclats de rire.



© Anita De Meyer

Jean Lacroix

## *Rentrée Littéraire du 7 octobre 2014* Discours d'introduction

Mesdames, Messieurs,

Chers amis,

Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue à l'occasion de l'ouverture de la saison littéraire 2014-2015 de l'Association des Écrivains Belges de langue française et de vous accueillir dans ce lieu chargé d'histoire et de symboles. Quel réconfort de vous voir aussi nombreux !

Je me suis souvent demandé pourquoi les écrivains étaient sollicités pour prononcer des discours qui se doivent d'être de bon niveau quand ils sont destinés à un public choisi. Ce n'est pas une sinécure, il faut le reconnaître. Confectionner une nouvelle, faire chanter un poème, s'atteler au découpage d'un roman, faire vivre des personnages au théâtre, rédiger un article bien ficelé, quoi de plus normal pour un écrivain ? Mais énoncer des paroles intéressantes et intelligentes en même temps, quel défi ! Il y a quelques jours, en réfléchissant à ce que j'allais vous proposer ce soir, j'avais jeté sur la page blanche quelques idées sans consistance et sans attrait ; la question de la nécessité du discours me taraudait de plus en plus. Au point, je ne vous le cache pas, qu'un petit instant de découragement s'installa... J'ai alors utilisé une technique que vous devez connaître pour l'avoir sans doute pratiquée vous-même : je me suis assis dans mon fauteuil et je me suis installé pour remettre à plus tard l'élaboration de mon discours. J'ai saisi un livre dans l'une des piles qui sont toujours à portée de ma main; c'était l'autobiographie de quelqu'un que j'ai fréquenté à travers plusieurs de mes écrits, quelqu'un qui m'est devenu familier. En ouvrant au hasard *Ma Vie* de Richard Wagner, je suis tombé sur un passage qui a tout de suite retenu mon attention. Je vous le lis :

*Après avoir commencé mon discours d'une voix distincte et sonore, je fus si profondément ému par le ton et l'accent de ma propre voix que, de la même façon que je m'entendais parler, il me sembla me voir moi-même en face de la foule attentive et oppressée. J'eus le sentiment d'être*

## RENTRÉE LITTÉRAIRE

---

*double et me laissai ravir par l'intérêt du phénomène, attendant fiévreusement quelle en serait la suite, sans plus me rendre compte que j'étais là (...) et que j'avais à parler. Je n'étais cependant en aucune façon intimidé ou distrait ; mais après ma première phrase, il s'écoula une pause si extraordinairement longue que ceux qui me voyaient ainsi, le regard perdu et transporté, ne savaient ce qu'ils devaient penser de moi. Enfin, mon mutisme prolongé et le silence absolu qui m'entouraient me rappelèrent que je n'étais pas là pour écouter, mais pour parler. Je repris immédiatement le fil de mon discours et le prononçai jusqu'à la fin...*

Un déclic se fit alors en moi. Richard Wagner avait eu le sentiment d'être double ! Etre double en plein discours ! D'après son témoignage, il avait dépassé ce stade et était parvenu à aller jusqu'au bout. La tâche m'apparut soudain plus concrète, plus mesurable, plus légère. Il me vint clairement à l'esprit qu'avant de rédiger mon discours, j'avais moi aussi le sentiment d'être double. Avant la rédaction du texte et non pendant, comme Wagner qui avait franchi le cap, non seulement de l'écriture, mais du prononcé même, ce qui relevait d'une autre approche. L'exemple venant de haut, je me mis à la tâche avec une ardeur qui me surprit moi-même. Et peu à peu, le discours s'écrivit...



© Mireille Dabée

Avant d'aller plus loin, je voudrais remercier chaleureusement le Parlement de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour nous avoir permis de nous réunir chez lui, dans cet Hôtel de Ligne, qui fut d'abord celui du Comte de Lannoy. Ce superbe bâtiment a été construit en 1777 et s'inscrit dans un ensemble néo-classique, bâti à la fin du XVIIIe siècle, suite au nivellement de l'ancien domaine du palais du Coudenberg. Inauguré le 27 septembre 2001 pour son activité actuelle, il a été merveilleusement adapté

aux nécessités de son fonctionnement. Les magnifiques salons historiques dans lesquels se déroulera tout à l'heure notre réception ont été restaurés en 2009. Nous avons de la chance de

pouvoir être ici ce soir, et d'admirer ce lieu prestigieux qui n'est accessible au public qu'en de rares occasions. Le hasard faisant bien les choses, il faut préciser que l'Hôtel de Ligne se situe quasi à mi-distance de la Grand' Place de Bruxelles, où Victor Hugo résida, et de la Place des Barricades, là où sa famille s'installa en 1866 et où l'auteur des *Misérables* acheva notamment la rédaction de *L'homme qui rit*. Il est certain que le regard de l'illustre écrivain fut attiré à plusieurs reprises par la façade de l'Hôtel de Ligne lorsqu'il effectuait l'une de ses promenades ou lorsqu'il se rendait à la Bibliothèque Royale pour l'une ou l'autre recherche.

Notre invité d'honneur de ce soir est un écrivain qui nous vient de France, Jean-Marc Hovasse, considéré unanimement comme le plus grand spécialiste de Victor Hugo. Au-delà d'études nombreuses, il lui a consacré une biographie, qui comporte déjà deux énormes volumes, publiés aux éditions Fayard en 2001 et en 2008. Un total actuel de 2 650 pages, auxquelles viendront s'ajouter bientôt celles d'un troisième volume très épais et très attendu.

Jean-Marc Hovasse, un écrivain français ? Certes, il est de nationalité française, certes, il habite la capitale de l'Hexagone, certes, il est directeur de recherche au CNRS. Mais il est tellement Belge...

Jugez-en. L'histoire débute il y a un peu plus de vingt ans. A partir du 1er septembre 1993 (*Quatrevingt-treize*, n'était-ce pas un signe hugolien ?), il enseigna pendant deux ans la littérature au Lycée Français d'Uccle dans le cadre du Volontariat pour le Service national actif. Il profita de ces deux années pour arpenter Bruxelles dans tous les sens, Bruxelles qu'il aime, Bruxelles qu'il connaît comme sa poche et où il revient régulièrement avec le même enthousiasme et le même plaisir. Dès 1994, Jean-Marc Hovasse publiait aux éditions Le Cri un « Victor Hugo chez les Belges », qui bénéficia de l'aide de la Communauté française de Belgique. « Victor Hugo chez les Belges » !

Il y avait déjà eu un autre « chez les Belges », en 1979, un certain Astérix, quinze ans avant le livre de Hovasse, dont le clin d'œil du titre n'est sans doute pas dû au hasard. Ce soir, on peut dire que c'est « Jean-Marc Hovasse chez les Belges » qui se rappelle à notre souvenir puisqu'il est présent parmi nous, alors que son « Victor Hugo chez les Belges » d'il y a deux décennies est épuisé. Jean-Marc Hovasse parlera tout à l'heure mieux que moi de Victor Hugo, et de ce

que la Belgique représente pour lui.

Pour les Ecrivains Belges de langue française, l'invitation faite à Jean-Marc Hovasse se situe dans la volonté d'étendre les liens de notre Association à des institutions ou des organismes représentatifs de la francophonie dans diverses parties du monde. Commencer par la France, quoi de plus logique ? Faut-il rappeler que notre vénérable Maison des Ecrivains de la Chaussée de Wavre, qui sera bientôt restaurée par les soins de la Fédération Wallonie-Bruxelles, a accueilli par le passé des monuments littéraires comme Maurice Genevoix ou Georges Bernanos, pour ne citer qu'eux ? De quoi rêver à d'autres moments exaltants...

Si notre Association compte tisser des liens internationaux plus intenses, elle veut aussi augmenter les possibilités de collaborations, de synergies et d'échanges avec des institutions et des organismes belges. Qu'ils soient directement en phase avec la littérature - je pense entre autres aux bibliothèques publiques -, ou en miroir avec les autres arts, dans un processus d'inscription dans le phénomène sociétal ou dans le contexte de l'éducation permanente. Ceci ouvre de larges perspectives et de vastes horizons à explorer, mais entraîne la nécessité de montrer que nous sommes des partenaires de haut niveau et que nous sommes prêts à le prouver.

Notre Association veut rassembler ceux qui en font partie et renforcer l'esprit de confraternité, de participation, de responsabilité entre ses membres. Qui dit Association dit associés, c'est-à-dire « force commune », avec des droits et des devoirs réciproques, ceux qui sont inscrits clairement dans nos statuts. Le but de notre Association est bien « l'étude, la protection et le rayonnement des lettres françaises de Belgique ». Cela inclut le passé et son patrimoine, le présent et ses richesses, l'avenir et ses promesses. C'est pourquoi nous avons choisi, comme tant d'autres en 2014, de tirer les leçons de notre histoire en nous alignant sur la commémoration de la Première Guerre Mondiale et en proposant à nos auteurs qui le souhaitent d'évoquer ce que représente aujourd'hui pour eux le phénomène de la guerre et de la paix ; ce sera l'un des sujets essentiels du prochain numéro de la revue « Nos Lettres ».

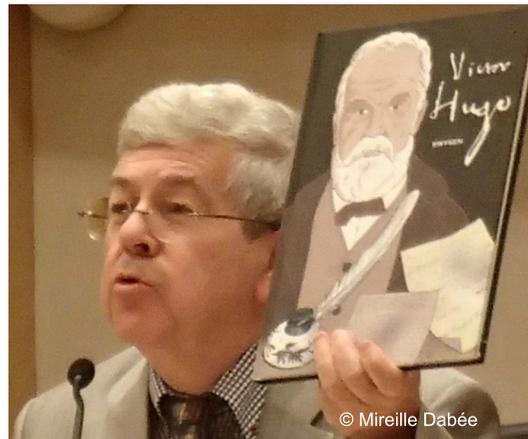
Nous voulons aussi rassembler au-delà de nos membres et élargir nos activités. Nous maintenons l'institution des Soirées des Lettres, ouvertes à tous, que nous organisons le

## RENTRÉE LITTÉRAIRE

---

troisième mercredi du mois à la Maison des Ecrivains. C'est la « maison-mère », qui doit demeurer la référence de base, notre maison qui conserve en ses murs le Musée Camille Lemonnier, ce musée unique en son genre, qui demande une relance, une nouvelle visibilité et dont la réouverture dans des délais raisonnables fait l'objet de toutes nos attentions. Pour élargir nos activités, des idées ont été lancées, elles font l'objet de discussions, de réflexions, leur mise en place se profile peu à peu. Il s'agira, au-delà de nos Soirées des Lettres de la chaussée de Wavre, de tenter une délocalisation dans des lieux bruxellois divers et variés, mais aussi dans les provinces, là où une vie littéraire active ou à dynamiser mérite que notre Association la soutienne et vienne lui apporter sa caution et son énergie. Il s'agira aussi de s'occuper plus spécifiquement des nouveaux auteurs de tout âge, de trouver des opportunités pour que l'on sache qu'eux aussi, ils existent, il s'agira de mettre mieux en évidence les jeunes écrivains, le sang neuf, il s'agira encore de ne pas oublier des soirées de mise en valeur de notre patrimoine, c'est l'une de nos missions.

Il s'agira enfin d'imaginer et de mettre sur pied des soirées productives qui nous permettent de nous ouvrir à d'autres disciplines, comme le journalisme par exemple, ou à d'autres formes de création, comme les arts plastiques, les sciences, les musiques, au sens large du terme, le domaine numérique, les nouvelles techniques informatiques... Sans oublier la bande dessinée, qui doit aussi faire partie de nos préoccupations. Ceci me permet d'évoquer brièvement une oeuvre récemment parue, tout à fait en situation ce soir, puisqu'elle a été préfacée par notre invité d'honneur, Jean-Marc Hovasse. C'est une remarquable biographie de Victor Hugo, parue aux éditions Joker ; elle est signée Bernard Swysen, auteur des textes, des dessins et des couleurs, Bernard Swysen qui est parmi nous ce soir et que je salue. Ceci montre à suffisance que faire place à la bande dessinée dans notre Association, comme aux autres disciplines que j'ai citées et dont la liste n'est pas limitative, sera la preuve que nous voulons nous ouvrir sans cesse à la modernité,



consolider notre champ d'action et affirmer la soif d'élargissement qui nous dévore. Mais le monde ne s'est pas fait en un jour, ceci va demander un travail de longue haleine. Une équipe motivée et active, imaginative et diversifiée, devra s'atteler à ce programme ambitieux, mais légitime et indispensable.

Je ne vous apprendrai rien en vous rappelant que j'ai été élu à la Présidence de notre Association depuis un peu plus de sept mois. Sept mois, c'est peu, mais le temps passe si vite ! La tâche est énorme, c'est une évidence, elle ne peut être accomplie que de manière collective : elle est assumée bénévolement par une équipe qui veut aller de l'avant, une équipe qui a, selon une expression qui crée de l'élan et que j'aime citer, le souci de « tirer vers le haut ». C'est l'occasion pour moi de remercier notre conseil d'administration dans son ensemble.

Dans la foulée, je voudrais remercier notre pouvoir subsidiant, la Fédération Wallonie-Bruxelles, qui sait que notre Association s'efforce de maintenir le flambeau de la littérature et de la servir pour qu'elle rayonne de mille feux. Sans cet apport indispensable, nous ne pourrions accomplir notre mission.

Au nom de notre Association, je vous remercie tous, vous qui êtes venus nombreux ce soir pour un partage d'amitié. C'est la part du cœur, celle qui unit ceux qui écrivent, ceux qui lisent, ceux qui échangent leur vision du monde, sa beauté solaire comme ses côtés sombres, ses horizons joyeux comme ses moments de tragédie. La vie, tout simplement...

Je voudrais évoquer pour terminer, la carte blanche signée par Paul Dujardin, directeur général du Palais des Beaux-Arts, et Peter de Caluwe, directeur général de la Monnaie, dans le journal *Le Soir* du 30 septembre dernier. Une carte blanche à laquelle je souscris entièrement. Ces personnalités du milieu culturel ont été revêtues par l'Université Libre de Bruxelles du titre mérité de docteurs honoris causa. Dans la carte blanche du *Soir*, ils ont rappelé que, dans la mesure où des restrictions économiques sont annoncées, il faut être réaliste et que la culture doit, elle aussi, faire des efforts. Soit ! Mais ces efforts, la culture les fait depuis longtemps, n'est-ce pas ? Depuis si longtemps... Dans ce même texte, Paul Dujardin et Peter de Caluwe proclament qu'ils ne pourront « jamais assez insister sur le fait que la culture n'est pas un luxe, mais le pilier d'une société saine et civilisée. » (...) « Nous tenons à rappeler, ajoutent-ils,

qu'une société équilibrée repose avant tout sur la culture, l'enseignement et les soins de santé. C'est sur ce fondement que l'on peut ensuite développer l'économie, et non l'inverse. La culture mérite d'être une priorité pour tous ceux qui souhaitent vivre dans une démocratie saine. »

Je souscris totalement, je le répète, à cette vision des choses ; l'Association des Ecrivains Belges de langue française, qui porte fièrement et avec une santé insolente ses 112 ans d'existence, a toujours tenu ce langage de priorité de la culture. Je forme le vœu, Mesdames, Messieurs, chers amis, que ce message soit au centre de toutes les réflexions qui seront entamées au niveau politique et de toutes les décisions qui seront prises dans l'avenir pour que la culture soit encore et toujours porteuse d'espoir. Notre société en a tellement besoin...

**Renaud Denuit**

### *Prix Alex Pasquier* Pascale Hoyois, *La chênaie à jacinthes*

Le prix Alex Pasquier a été fondé par Madame Pasquier, à la mémoire de son mari, éminent homme de lettres qui fut président de notre association de 1951 à 1962. Il s'agit d'un prix quinquennal qui couronne un roman historique inédit ou publié au cours des 5 dernières années.

Le prix Alex Pasquier 2014 est décerné à Madame Pascale HOYOIS pour son roman en trois volumes *La chênaie à jacinthes*.

Il me revient de vous présenter brièvement cette œuvre, éditée chez *Parler d'être*.

Qu'est-ce que cette chênaie à jacinthes ? C'est un espace situé dans le bois de Hal, à l'époque très difficile d'accès, où vit une famille, mais qui devient peu à peu le refuge des luthériens poursuivis pour leurs convictions. Nous sommes au 16ème siècle et le roman évoque les débuts du protestantisme dans nos régions et les persécutions tragiques dont la nouvelle religion fait l'objet. Il articule d'une part, le parcours de plusieurs générations de cette famille, et d'autre part, les actes et destinées de quelques personnalités historiques marquantes.

Basé sur une documentation exceptionnelle, l'œuvre fait revivre toute une époque, sans doute encore méconnue de beaucoup de Belges, et contient donc une valeur pédagogique : lieux, objets, vêtements, comportements, références religieuses et philosophiques, expressions de valeurs sont décrits sur des bases solides et avec un soin particulier. Mais ces trois livres sont traversés par un souffle convictionnel : celui d'un christianisme revisité, épuré, revivifié, dont les promoteurs prennent des risques extrêmes. Pour autant, il serait erroné de les classer simplement dans la littérature unilatéralement édifiante. Car le tragique de l'Histoire surgit à maintes reprises et l'auteure a une manière bien à elle d'amener ses personnages aux

carrefours de choix éthiques difficiles. Mené à un rythme soutenu, ce récit révèle aussi ses capacités d'imagination et une diversité de techniques narratives : le premier tome *Les dissidents au 16ème siècle*, est conduit à la première personne (Lisbeth), le deuxième, intitulé *Journal à quatre mains sous la Réforme*, cède tour à tour la plume à ses deux filles jumelles, Jenneken et Louyse, témoignant des cruautés de l'Inquisition à Bruxelles, et c'est la fille de Louyse, Pierrine, l'aventurière courageuse, qui se raconte dans le troisième volume : *Egmont et Hornes, l'allégeance bafouée*. Les personnages sont bien campés et ont de la consistance, surtout les femmes, si bien que l'ouvrage peut être qualifié de « féministe », même si telle n'était pas l'intention. Il est écrit dans un style accessible au plus grand nombre, qu'il

convaincra malgré la pléthore d'exaltations et certaines longueurs dans les dialogues. Au total, avec ses quelque 700 pages, la trilogie *La chénaie à jacinthes* a quelque chose d'inclassable, d'original, d'émouvant aussi. Entre l'époque décrite et ce début de 21ème siècle, certaines similitudes peuvent être relevées, nous renvoyant à nous-mêmes : réagirions-nous avec le même courage que les protestants du 16ème siècle, aux nouvelles formes d'intolérance et de violence organisée ?

La lecture d'un extrait est assurée par Angelo Bison, comme pour les ouvrages primés de Thierry-Pierre Clément et de Luc Baba, et plus tard, dans la soirée, pour Victor Hugo évoqué par Jean-Marc Hovasse.



Michel Joiret

## *Prix Emma Martin*

Thierry-Pierre Clément, *Ta seule fontaine est la mer*

Il est bien rare que la poésie soit associée à une évidence. Mais en ce qui concerne le dernier livre de Thierry-Pierre Clément, le propos s'impose de lui-même. Pour paraphraser Magritte : « *ceci n'est pas un événement poétique, c'est un dépassement poétique* ». Il faut savoir que l'ensemble des poèmes de « Ta seule fontaine est la mer » procède d'une éthique de vie confortée par un projet d'écriture. Jean-Luc Wauthier parle d'un livre de poèmes, d'une poétique et d'un art de vivre. Les trois clés qui permettent d'ouvrir cette maison d'écriture vont lui donner raison.

La première touche à la méditation qui cherche dans le mot, la part réflexive qui lui est propre et qui s'accorde à ce que Pierre Dhainaut désigne par le « tremblé » de l'émotion. Dans la foulée de Kenneth White, adolescent, qui « chamanisait » tout seul sur les landes et dans les bois de bouleaux, tout en continuant à arpenter rivage et maquis. Clément s'initie au langage des pierres, aux migrations des oiseaux, à l'archéologie de son territoire intérieur, compagnon sans doute des auteurs proches de la nature, tels que Henry Thoreau, Gilbert White et John Ruskin. La démarche suppose une humilité de tous les instants car le don de soi ne suffit pas à garantir l'évidence de la fonction poétique. Elle se nourrit par ailleurs d'une appréciation de la durée et de la fragilité qui l'accorde à la pensée orientale. Fort de cette précarité de base, Thierry-Pierre Clément dresse un inventaire des postures poétiques et philosophiques qui vont toucher le lecteur comme une main tendue. Aucune ne nous est étrangère car la simplicité des mots s'accorde à la gravité du sujet. L'écriture du doute serait-elle l'unique certitude du poète ?

La deuxième clé est superbement détaillée dans la préface de Pierre Dhainaut qui voit dans le désir (ou la soif), la détermination et en même temps, la qualité de l'intention. C'est la même « inapaisable » soif qui ravageait François Villon quand il risqua l'aventure d'un jeu floral : « *Je meurs de soif auprès de la fontaine* ». Même si le triple désir de l'autre, de l'être et de la beauté, pas souvent citée mais toujours représentée, hante les veilles silencieuses du poète, c'est le doute philosophique qui sature les instants d'écriture. « La gorge demeure sèche

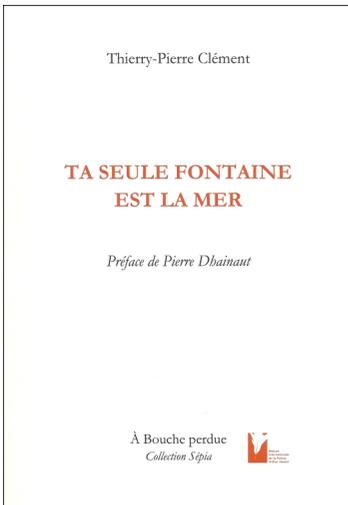
devant l'immensité d'eau ». Il convient donc de retenir le silence qui seul, « permet le mot », le silence comme ferment d'une saison prochaine, terre d'accueil de ce doute sans lequel la musique de l'espace et des mots ne serait qu'un sifflement distrait aux oreilles d'un lecteur.

La troisième clé touche à la charge affective qui expulse les mots en les épurant de tout effet d'humeur, du moindre affect superflu. La pensée balance entre obscurité-lumière, joie-tristesse, vie-mort... Mais que serait la manière d'un poète s'il se coupait d'une rhétorique, même

épurée, même associée au secret qui l'active. Le recueil sera donc une galerie d'instantanés, un atticisme qu'il conviendrait de prendre en compte. Le paradoxe habille les mots voués aux évidences, nous le savons bien. Ainsi la collecte d'instantanés : « *L'instant brûle,/traversé de part en part,/Un seul cri de mouette* » L'instant brûle-t-il ? Et qu'est donc le sort réservé à la poésie qui est faite d'instantanés ? Ainsi le sismographe des impressions (le calibrage de la durée et l'intensité de son énonciation : « *Peut-être devrais-je cesser d'attendre / car la naissance est déjà là / à chaque instant* » ; ainsi le Glissement de sens moins contrôlé qu'il ne paraît : « *Nous ne ramenons sur la grève que la rumeur des vagues* » ; « *les lèvres absentes / de baisers/et de mots.* » ainsi la « *Consomption par le feu* », une sorte d'autodafé alors que le poète est lui-même un « voleur de feu » ; ainsi la valeur

polysémique de quelques mots-clés « *incomblé* », « *dénuqué* » ; ainsi le recours au symbole et peut-être au mythe : « *Envol du héron blanc, bref éclat de lumière* » ; ainsi la paradoxe fondateur : « *Silence/C'est de lui que viendront/les mots* ». Pour qui douterait encore de la filiation, je veux rappeler une interrogation de Kenneth White qui concerne l'écriture et qui s'applique comme une coque, à la matière qui nous occupe aujourd'hui : « *Pourquoi écrire ? Pour ne pas devenir fou de cette ivresse blanche qui est le sang de l'écriture* ».

Mesdames, Messieurs, je connais Thierry-Pierre Clément depuis que le Prix Hubert Krains lui a été attribué pour un roman : 1990 (*Furnes et la Mongolfière*). J'ignorais alors que le meilleur était à venir et que la poésie en serait le registre le plus sûr. J'ignorais aussi que l'ouverture



au recueil de poèmes : *Ta seule fontaine est la mer*, serait à ce point déterminante dans l'identification du remarquable poète qu'il est devenu. J'ignorais enfin que le chemin entre *Les fragments d'un cercle*, un livre de poèmes publié en 2010 et le recueil aujourd'hui primé, répondrait si tôt aux attentes de ceux qui voyaient dans l'écriture de Thierry-Pierre Clément un chant nouveau, exigeant, riche de vérité et de sens. Mais n'est-ce pas d'une ignorance mille fois répétée que nous viennent les meilleures surprises ? Celle qui nous rassemble aujourd'hui me réjouit et me donne envie de la partager avec vous. Voilà donc un Prix bien investi dans la certitude que la poésie ne répète rien que les mots du passage et que les vrais passeurs de lumière seuls nous font voir la part de lumière qui nous aurait échappé. Il nous reste maintenant à lire, à écouter lire, à entendre les silences et à chercher les harmonies que le poète a relevées au cours de ses longues veilles. .

**Philippe Leuckx**

### *Prix Delaby-Mourmaux*

*Luc Baba, Tango du nord de l'âme*

Le Prix Delaby-Mourmaux 2014, décerné tous les deux ans, tombe, cette année, dans l'escarcelle d'un jeune poète, dont c'est le premier livre de poésie publié, Luc Baba, par ailleurs romancier fécond.

*Tango du nord de l'âme* suivi de *30 vilains petits poèmes*, édité chez M.E.O., a tout pour mener le lecteur vers la véritable poésie, si souvent décriée aujourd'hui : sens de l'image, originalité de la forme, densité, travail dru sur la langue, acuité des aphorismes, recréation d'expressions idiomatiques...

Certes, ce n'est pas une mince plaquette qui se voit honorée mais un vrai livre d'un peu moins de cent pages. Récit-poème ou poème-récit d'un homme trottoir, sans visage, « homme de l'avenue », à la dérive, qui « essaie de chuchoter », qui « mendie un peu de laine ».

Dans cette chronique poétique, sociale, le regard est à la fois coupant, lucide et d'une humanité qui recueille la misère et l'égarément au bord des trottoirs anonymes.

Ainsi, pouvons-nous lire ici, des poèmes denses sur et autour de la ville, chantée, dans ses replis, ses creux, ses larmes, ses pas, qu'un vrai poète anime en beautés renouvelées d'images qui donnent sens et voie.

## RENTRÉE LITTÉRAIRE

---

De qui parler si ce n'est d'un passant dérisoire ? Quelqu'un qui n'aurait d'autre passé qu'un « sang doux d'un pitre », flairant « au chandail noir des oiseaux/ une injure de Dieu » ?

La beauté naît de quelques vers où l'art est de changer l'habituel comme changer « l'air en vin ».

Les métaphores sont drues, coupantes :

« Le rire

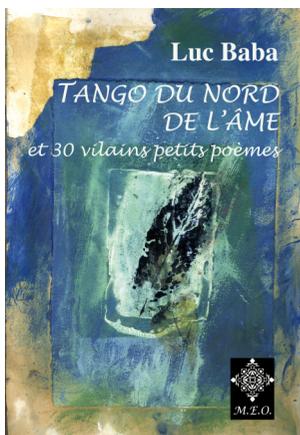
Est son fauteuil roulant ».

C'est un univers de créneaux pauvres, où « le soir en porte d'acier » ne porte guère. « L'homme du trottoir », ce pauvre passant est « sourd / Aux fenêtres de sa conscience ».

Cet « homme d'en bas », jacklondonien en diable (cf. « People of the abyss »), n'a ni futur ni visage, bien à l'image des dévoyés d'aujourd'hui, sans ressources, laissés-pour-mécomptes.

Une lucidité jusqu'à la lie le décrit dans « un bal musqué des hommes sans tain », tellement transparents qu'on les traverse sans les voir, sans place, sans rien.

Je suis heureux d'avoir été du jury qui met à l'honneur cette voix sans apprêt, forte et prégnante. Je vous en souhaite une bonne lecture : le livre la mérite.



© Mireille Dabée

Jean-Marc Hovasse

*Victor Hugo chez les Belges... vingt ans après*

Monsieur le président,

Mesdames et messieurs, chers amis,

« Être au milieu de vous, c'est un bonheur. Je rends grâce à Dieu qui m'a donné, dans ma vie sévère, cette heure charmante. Demain je rentrerai dans l'ombre. Mais je vous ai vus, je vous ai parlé, j'ai entendu vos voix, j'ai serré vos mains, j'emporte cela dans ma solitude. » Voilà ce que Victor Hugo vous aurait dit, si nous avions été le 16 septembre 1862. Mais moi, ayant toutes les raisons de saluer comme lui « ici, réunis, des publicistes, des philosophes, d'éminents écrivains, l'honneur des lettres [...] une fête d'intelligences », je me contente de vous remercier un ton en dessous, hélas, de l'insigne honneur que vous m'avez fait en m'invitant à l'ouverture de votre saison littéraire 2014-2015. Vous occupez pour une soirée, dans l'hémicycle, les places des députés dont j'ai le trombinoscope sous les yeux, mais par un miracle vraiment unique il faudrait changer ainsi les légendes des couleurs, des partis et des tendances : poètes, essayistes, dramaturges, romanciers... Vous préfigurez ainsi ce parlement de l'avenir que Victor Hugo appelait de ses vœux, où les femmes et les hommes politiques auraient enfin cédé leurs fauteuils aux penseurs et aux créateurs. Quant à moi, j'en occupe modestement le fauteuil de premier vice-président, mais je ne me berce pas d'illusions pour autant : je sais que je le dois bien davantage à l'amitié de votre nouveau président Jean Lacroix qu'à toute autre considération, ce qui est finalement une raison comme une autre – et même pas plus mauvaise qu'une autre.

Il a simplement poussé l'amitié jusqu'à l'inconscience en me priant de vous parler, non pas de Victor Hugo en Belgique, comme il m'est arrivé de le faire à maintes reprises sous ces latitudes (50 degrés nord)\*, ni même d'évoquer plus largement les écrivains français en Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle, sujet d'un chapitre que j'avais écrit dans la première *Histoire de la littérature belge*

---

\* À Bruxelles le 13 juin 1994, à Waterloo le 4 mars 2002, à Villers-la-Ville le 18 juin 2002, à Anvers le 20 janvier 2003, à Waterloo les 2 avril 2009 et 3 mai 2011, à Treignes le 10 septembre 2011, à Bruxelles le 6 octobre 2012 ; à Bruxelles (Institut des Hautes Études de Belgique) le 11 mars 2015...

## RENTRÉE LITTÉRAIRE

.....

*francophone* du XXI<sup>e</sup> siècle\*, mais de vous parler de tout cela à la fois et de bien d'autres choses encore, à commencer par mon propre rapport à la Belgique – sans dépasser naturellement les dix minutes qui me sont imparties. J'ai réussi à doubler la mise en annexant à mon projet Angelo, qui n'est pas tyran de Padoue, ni Bisontin, mais simplement Bison, et qui sera mon Victor Hugo pour la soirée : il en a l'habitude. Vous comprendrez en tout cas que je me lance tout de suite, sans autre forme de préambule, pour essayer de relever le gant – avec un *t*.

En rendant à Charles Quint ce qui appartient à Charles Quint, à savoir son jeu de mots, j'épellerai d'abord Gand avec un *d*, car c'est là que pour moi tout a commencé. C'était le 25 octobre 1982, j'avais douze ans. (Oui, j'ai l'âge des Communautés culturelles en Belgique, c'est-à-dire à peu près celui de ce parlement dit aujourd'hui de la Fédération Wallonie-Bruxelles, et je me demande si cette coïncidence historique n'est pas la véritable raison de ma présence parmi vous – car Jean Lacroix est aussi un grand organisateur de spectacles.)

J'avais donc douze ans, ce 25 octobre 1982, et j'ai franchi pour la première fois en arrivant de Paris la frontière belge dans un petit autocar Mercedes, à l'occasion d'un voyage en Hollande organisé pour les vacances de la Toussaint par un prêtre admirable qui me faisait le catéchisme, le père Beauvais\*\*. J'étais un des plus jeunes participants. Mon premier choc artistique, pictural en l'occurrence, fut dans la cathédrale Saint-Bavon le fameux polyptyque de l'Agneau mystique. Rien d'original, tant cette



Hubert et Jan van Eyck, *Polyptyque de l'Agneau mystique*, huile sur bois, achevé en 1432, Gand, cathédrale Saint-Bavon.

---

\**Une Histoire de la littérature francophone de Belgique : 1830-2000*, dir. Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Benoît Denis et Rainier Grutman, Fayard, 2003.

\*\*Né en 1910, cousin d'Yvonne Beauvais (Yvonne-Aimée de Malestroit), ordonné le 29 juin 1936, résistant actif, déporté à Ravensbrück, officier de la Légion d'honneur à titre militaire, décédé le 26 juin 1997, enterré aux Gets (Haute-Savoie).

## RENTRÉE LITTÉRAIRE

---

œuvre est connue et importante, mais je ne le savais pas, je n'avais certes pas lu *La Chute* de Camus, et l'Agneau mystique restera ma première impression de Belgique, entre les quais de l'Escaut le jour et la Grand-Place d'Anvers la nuit, avec son jeteur de main sans gant. C'était la première fois que je restais si longtemps devant un tableau – pour de mauvaises raisons, sans doute, à savoir l'observation minutieuse du réalisme inouï des détails peints, l'énumération des plantes et des fleurs reconnaissables, mais cela permettait aussi de s'imprégner de l'atmosphère de l'ensemble, de finir par avoir l'impression heureuse, que l'on peut conserver toute sa vie, d'avoir habité le paradis, ou de savoir, sinon où il se trouve, du moins à quoi il ressemble. 145 ans plus tôt, le 23 août 1837, Victor Hugo l'avait aussi contemplé, pendant son premier voyage en Belgique ; il avait écrit dès le lendemain à son épouse :



Rubens, *La Conversion de Saint-Bavon*, 1623

Il y a de beaux tableaux à Saint-Bavon, deux surtout, l'un de Rubens, l'autre de Jean Van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile. Celui de Rubens, qui représente l'admission de saint Amand au monastère de Saint-Bavon, est admirable. Le groupe d'en bas est de la plus superbe tournure. L'autre d'un style tout différent, n'est pas moins merveilleux. Van Eyck est aussi calme que Rubens est violent.

Les commentaires de tableaux sont relativement rares, et partant précieux, chez Victor Hugo. Certes, comme ne manquent pas de le relever les annotateurs, Van Eyck n'est pas l'inventeur de la peinture à l'huile et *La Conversion de saint Bavon* de Rubens ne représente nullement « l'admission de saint Amand au monastère de Saint-Bavon », mais il y a quelque chose de plus étonnant encore dans ce passage, c'est que Victor Hugo paraît plus intéressé par Rubens que par Van Eyck. À la réflexion, on aurait pu s'y attendre. Il aime, écrira-t-il dans *Les Misérables* à propos de la bataille de Waterloo, les peintres qui ont « du chaos dans le pinceau » – tout l'inverse de Van Eyck et de son paradis. Le premier adjectif qu'il choisit pour Van Eyck, *merveilleux*, frappe certes par sa justesse, même s'il apparaît dans un parallèle avec Rubens là où on aurait pu attendre un superlatif absolu. Mais ce n'est qu'une question de détail, et l'on peut tout aussi bien s'émerveiller de la rapidité et de la sûreté avec laquelle le

monde s'organise sous sa plume, au détour d'un paragraphe noyé dans une longue lettre, autour d'antithèses frappantes : « Van Eyck est aussi calme que Rubens est violent. » Et c'est presque un alexandrin...

En repensant de mon côté à cette découverte de la peinture associée à ma première traversée pour ainsi dire touristique de la Belgique (Balzac, Stendhal, Nerval, Gautier en resteront là, ou à peu près), un autre souvenir me revient, qui s'impose : il y avait dans notre groupe un poète qui avait au moins cinq ans de plus que moi – autant dire un siècle – et qui me fascinait. D'abord, parce que je n'en avais jamais rencontré, et ensuite parce qu'il avait toujours à portée de main un cahier de poèmes qu'il ouvrait volontiers et qu'il disait avec talent le soir ou pendant les trajets en car, remportant ainsi un prodigieux succès auprès des filles – et même des garçons. Il avait cet art, que Victor Hugo attribue au poète dans une courte pièce des *Rayons et les ombres*, « d'appivoiser les âmes ». Ça ne marchait du reste pas à tous les coups : il faisait beaucoup d'efforts pour séduire une ravissante jeune fille, peut-être la seule qui lui résistait, mais elle était si peu sensible à ses strophes mélancoliques qu'elle ne me quittait plus pour éviter de se retrouver seule avec lui – ce qui avait le mérite de satisfaire mon goût opposé pour ses vers. Comme dans une idylle de Chénier, mais j'étais loin de le savoir et elle non plus sans doute, elle allait jusqu'à me déclarer sans ambages que j'aurais eu la préférence si seulement j'avais eu son âge, ce qui tout à la fois me flattait et me semblait inconcevable : car comment pouvait-on résister à un poète ? Si j'ajoutais qu'elle était la filleule de Lino Ventura, le Jean Valjean de Robert Hossein qui sortait cette année-là sur les écrans, on ne me croirait pas – mais c'est pourtant la vérité. En attendant, j'avais recopié toutes les œuvres de son vrai soupirant, celles qui étaient achevées comme celles qui étaient en cours, sur un cahier que j'ai encore, un cœur sous une pierre. Après une tentative malheureuse toutefois, je préfère ne plus l'ouvrir pour ne pas avoir à confronter mon souvenir enchanté avec la rude réalité.

Pour avoir été courte, cette première traversée de la Belgique, en ce même mois d'octobre où nous nous retrouvons, avait donc été au moins doublement mémorable : j'y trouve à la fois la révélation de la peinture, par le rayonnement direct de l'un des plus grands chefs-d'œuvre universels de l'art, et la découverte de la poésie, par l'intermédiaire tout à l'inverse d'un poète en herbe, d'un rimeur du dimanche. Mais je ne voudrais pas en dire du mal, car ce serait profaner un souvenir presque sacré. Je ne suis pas sûr d'avoir jamais retrouvé plus tard un tel enthousiasme – même en découvrant aussi dans l'unique poème consacré par Victor Hugo à son premier voyage en Belgique, le pays qu'il adopterait provisoirement quinze ans plus tard,

des souvenirs d'enfance et d'Espagne portés par une gracieuse allégorie campanaire de l'inspiration, qui descend sous les traits retrouvés d'Esmeralda. Il porte un titre un peu long, inattendu et programmatique, « Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande » (*Les Rayons et les ombres*, XVIII) :

J'aime le carillon dans tes cités antiques,  
Ô vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,  
Noble Flandre, où le Nord se réchauffe engourdi  
Au soleil de Castille et s'accouple au Midi !  
Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle,  
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,  
Apparaître soudain par le trou vif et clair  
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.  
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques  
Son tablier d'argent plein de notes magiques,  
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyeux,  
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,  
Vibrant, ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible ;  
Par un frêle escalier de cristal invisible,  
Effarée et dansante, elle descend des cieux ;  
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,  
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,  
Entend de marche en marche errer son pied sonore !

Je ne devais pas revenir en Belgique avant 93 – année symbolique autant qu'imprononçable : j'adopte volontiers le nonante-trois, mais je n'entends plus du coup le titre du dernier roman de Victor Hugo, ce qui me chagrine.

Entre-temps, l'intérêt pour la poésie éveillé lors de ce voyage n'avait cessé de croître. J'avais lu deux ou trois ans plus tard toute *La Légende des siècles*. Chagriné par ce goût trop exclusivement classique – ou romantique –, ou plus vraisemblablement guidé par le hasard des approvisionnements d'une librairie savoyarde, mon père m'offrit pour mon anniversaire trois volumes des éditions Poésie Gallimard que je ne connaissais pas encore, et dont je fis

collection par la suite : c'étaient *Les Villes tentaculaires* d'Émile Verhaeren, *Le Deuil des primevères* de Francis Jammes et les *Serres chaudes* de Maurice Maeterlinck. Tous trois, qui prenaient avec la métrique des libertés plus ou moins sérieuses, eurent pour premier effet de me déconcerter. Francis Jammes était pittoresque, mais c'est Verhaeren qui devint très vite mon favori, et qui l'est resté – je ne savais naturellement pas à l'époque à quel point il était imprégné de Victor Hugo. Il ne l'avait jamais rencontré, mais il l'avait très bien lu et lui avait consacré sans doute les plus belles pages venues d'outre-Quévrain. Maeterlinck me déroutait quant à lui par son étrangeté. Je me répétais indéfiniment, car il me semblait alors le comble de l'hermétisme, ce vers de sa « Cloche à plongeur » qui ne m'a plus quitté depuis : « Attention ! l'ombre des grands voiliers passe sur les dahlias des forêts sous-marines. » « Serres chaudes », « cloche à plongeur », je ne faisais pas encore le rapprochement, pourtant évident, avec la « vitre flamande » du poème de Victor Hugo, et l'impression d'étouffement que chantait aussi Jacques Brel, que j'écoutais alors en boucle, dans « Les Fenêtres ». Quoi qu'il en soit, qu'il y ait eu deux écrivains belges dans ces trois premiers volumes de ma bibliothèque renforçait pour moi ce lien curieusement tissé par la destinée entre la poésie et la Belgique.

Plus tard, après un mémoire sur *Les Chansons des rues et des bois*, un des recueils de Victor Hugo qui ont eu pour cause d'exil deux éditions originales, l'une à Bruxelles et l'autre à Paris, cette destinée me conduisit à passer environ deux années en Belgique, comme peu ou prou Victor Hugo, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve, Charles Baudelaire ou Verlaine – mais pour des raisons différentes, faut-il le préciser. Ce n'étaient ni l'exil politique, ni l'exil fiscal, ni l'enseignement universitaire, ni la curiosité ethnologique ou la détestation du genre humain, ni la prison, mais le service militaire au titre de la coopération. J'étais à vrai dire en train de nouer des contacts pour reprendre un poste d'attaché linguistique à New York quand ma nomination comme professeur au Lycée français de Belgique à Bruxelles tomba prématurément du ministère des Affaires étrangères. Recevant son affectation pour son dernier poste, Paul Claudel avait noté dans son journal, le 8 mars 1933 : « Je suis nommé à Bruxelles [...]. Dieu me traite en enfant gâté. » Soixante ans plus tard, si je l'avais su et si j'avais tenu un journal, j'aurais sans doute pu écrire la même chose à propos de mon premier poste. Après tout, si j'avais tour à tour rêvé des cinq continents possibles, d'aventure et d'exotisme, et si je perdais du même coup l'unique occasion de ma vie d'apprendre à bien parler l'anglais, il ne me déplaisait pas de rester en territoire francophone – d'autant que je commençais une thèse sur Victor Hugo et la poésie française entre 1865 et 1885, et qu'en ce sens aussi le hasard faisait

plutôt bien les choses.

À défaut d'y travailler, du reste, je préparais pour l'université française une conférence dont le titre, « Victor Hugo chez les Belges », m'avait été soufflé par mon directeur de thèse après qu'il avait appris mon affectation. Je découvris plus tard qu'il avait déjà été employé par le regretté Raymond Trousson, membre de l'AEB, pour préfacier le catalogue de l'exposition « Lacroix et Verboeckhoven, les éditeurs belges de Victor Hugo et le banquet des *Misérables*, Bruxelles, 1862 » organisée par l'Université libre de Bruxelles avec la collaboration du Crédit Communal, au musée Wellington à Waterloo en 1986 – rien de nouveau sous le soleil, donc, ni sous la drache. À défaut de l'originalité du titre, j'essayais de renouveler une partie de la forme et de l'information en donnant aussi cette conférence, avec l'appui de ma chère collègue Brigitte Bel, au Lycée français le 13 juin 1994. La date ne devait rien au hasard : essayant de renouer avec la longue tradition des conférenciers français à Bruxelles où entre autres Baudelaire était venu parler de Théophile Gautier, Mallarmé de Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine de ses contemporains, Gide de l'influence et Jarry des marionnettes, j'avais choisi le 130<sup>e</sup> anniversaire de la dernière des six conférences de Baudelaire à Bruxelles. Quelqu'un a-t-il songé à fêter cette année son cent-cinquantième ? C'était de toute façon une célébration au moins paradoxale, puisque l'on sait que seules « dix ou douze personnes *très tristes* » avaient assisté à cet exposé sur l'œuvre de Théophile Gautier. J'en eus dix ou vingt fois plus, *très gaies* puisque c'étaient essentiellement des élèves qui voyaient arriver les vacances. Public captif, donc, mais qui m'encouragea à transformer la conférence en essai : j'étais content de pouvoir publier mon premier livre à Bruxelles, comme *Napoléon le Petit* et *Châtiments*... Sans être vraiment exilé, autrement que sur le sol au milieu des *nuées*, j'étais tout de même soumis par mon statut de militaire, fût-il civil, à une certaine forme d'obéissance passive, laquelle me contraignait à me munir d'une autorisation chaque fois que je passais la frontière. J'ai retrouvé l'un de ces permis, signé comme tous les autres Philippe Guillemin, conseiller culturel de l'époque, qui n'était autre que l'un des fils d'Henri Guillemin, le biographe et l'exégète passionné de Victor Hugo. Nouveau signe curieux de la destinée, quand on sait que ce premier livre, *Victor Hugo chez les Belges*, ne fut pas pour rien dans ma métamorphose ultérieure en biographe du grand homme.

Ce livre publié le 2 décembre 1994, je fête donc avec vous et deux mois d'avance son vingtième anniversaire, me permit aussi de faire quelques belles rencontres, à commencer par une vieille dame étonnante et haute en couleurs, Marie-Antoinette Winders, fille de l'architecte

du musée royal des Beaux-Arts d'Anvers, très impliquée dans le milieu académique. Elle recevait régulièrement à sa table George Sion, le secrétaire perpétuel, et quantité d'autres illustrations des belles lettres qu'elle me présentait avec une générosité aussi inépuisable qu'inoubliable. Si j'en crois sa passion pour Paul Dresse, dont elle me faisait découvrir l'existence et l'œuvre, elle aurait plutôt siégé du côté droit de cette assemblée ; elle serait volontiers devenue française si seulement à un président Hollande quelconque, pas même prince d'Orange, avait pu succéder le comte de Paris, né à Woluwe-Saint-Pierre... En attendant, j'étais français, je m'intéressais à la Belgique, j'avais failli obtenir une préface d'Alain Decaux : c'était plus qu'il n'en fallait pour qu'elle m'adopte. C'est ainsi, notamment, entre un pèlerinage au tombeau de Verhaeren à Saint-Amand et une visite du musée Delvaux à Saint-Idesbald, que je dînais chez elle avec Raymond Trousson – qui fut assez élégant pour ne pas relever que je lui avais pris son titre. Il est vrai qu'à voir rétrospectivement l'étendue de son œuvre, il ne s'en était peut-être pas souvenu lui-même... mais sa mémoire était excellente. Quand je le revis une grosse quinzaine d'années plus tard à l'occasion d'un colloque sur la correspondance de Rousseau à Brest, j'étais certain qu'il m'avait oublié, mais pas du tout : nous nous retrouvâmes comme si nous nous étions quittés la veille, en échangeant des nouvelles sur les convives de ce repas. Notre hôtesse avait disparu depuis longtemps, comme la plupart des invités de l'époque, et lui aussi maintenant : il n'y aura pas de troisième rencontre. À vingt ans d'écart, j'ai déjà l'impression d'être à la fin du *Temps retrouvé*.

Le temps passe à tous les sens du terme, chers amis, et j'ai à peine commencé d'évoquer mon plus long séjour en Belgique. Entre autres choses, je devrais raconter que c'est ici, chez un placide libraire ancien de la rue Saint-Jean qui fumait cigare sur cigare et dont la boutique n'existe plus hélas depuis longtemps, que j'ai trouvé pour un prix très raisonnable mes premières belles éditions de Victor Hugo, des originales belges (à ne pas confondre avec des contrefaçons) que j'ai toujours et qui sont à l'origine d'une collection en constante expansion, beaucoup plus intéressante que celle de la collection Poésie Gallimard interrompue depuis... Je devrais raconter aussi comment, grâce à la complicité active de mon excellent ami Olivier Lesort, metteur en scène si bien nommé, j'écrivis à cette époque-là une pièce de théâtre en cinq actes, en vers et en prose, pour une trentaine d'acteurs, qui parcourait l'histoire du théâtre de l'antiquité à nos jours, et même au-delà. Intitulée *Coups de théâtre*, elle fut créée au Centre culturel Jacques Franck de Saint-Gilles-lès-Bruxelles le 8 avril 1995, puis à Paris le mois suivant, et reprise à quelques occasions par la suite dans d'autres mises en scène, malgré sa

lourde distribution. J'ai particulièrement l'occasion d'y penser ces temps-ci en voyant dans tout Paris les affiches d'une pièce intitulée *Coup de théâtre(s)* qui se donne à la Gaîté Montparnasse, écrite par deux auteurs (Sébastien Azzopardi et Sacha Danino) qui parcourent l'histoire du théâtre de l'antiquité à nos jours, mais pas au-delà. À ce détail près, le titre est identique, l'histoire est similaire. Des conseillers belliqueux me pressent de leur intenter un procès, mais je préfère admirer l'ironie du sort qui m'offre la contrefaçon française d'une pièce créée en Belgique, 175 ans après que Victor Hugo se plaignait de voir toutes ses premières œuvres contrefaites en Belgique. Mais j'y pense, puisque ma pièce a été éditée ici, peut-être les services juridiques de l'AEB pourraient-ils quelque chose pour moi ? Ce que son président m'apporte, toutefois, est encore plus précieux que ce service auquel je ne tiens pas : c'est la continuation de ce lien qui me rattache à la Belgique littéraire, et dont ma présence inattendue parmi vous ce soir me semble le couronnement. Vous avez entendu que je connaissais en arrivant Brel, Verhaeren et Maeterlinck, comme un certain nombre de Français, mais il m'a fait découvrir depuis que je suis reparti des auteurs beaucoup plus rares : le touchant Armand Bernier, le plaisant Arthur Masson – j'en passe, et des meilleurs, et surtout des vivants, c'est pourquoi je m'interdis de rien dire de Julos Beaucarne, qui *ne songeait pas à Rose*, ni de l'abbé Max Vilain, qui salua *L'homme qui rit*, car il faudrait sinon que je vous nomme tous.

J'ai souvent plaisanté Jean Lacroix sur son homonymie – qui n'est pas une parenté – avec Albert Lacroix déjà cité, le plus grand éditeur belge du XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui empocha au nez et à la barbe d'Hetzel le contrat du siècle en 1861 pour *Les Misérables*. Les 150 ans de cet événement ont été dûment fêtés au musée Wellington de Waterloo par une exposition historique : Jean Lacroix, son commissaire qui ne s'appelle pas Javert mais bien Jean, comme Valjean, avait obtenu que le manuscrit des *Misérables*, trésor des trésors nationaux, relique des reliques, sorte des réserves précieuses de la Bibliothèque nationale de France pour retourner à Waterloo où il avait été achevé. Ce n'était jamais arrivé, mais il a fait école, jurisprudence ou jurisimprudence : à cette heure le manuscrit est encore exposé à Melbourne, dans la patrie d'adoption de cet autre membre de votre Association parti trop tôt pour le royaume des ombres, le très regretté Simon Leys, auteur aussi d'un bel essai sur Victor Hugo\*. Il avait eu l'amabilité extrême et gratuite d'y citer dans une note mon *Victor Hugo chez les Belges*, lui offrant ainsi son seul véritable gage de survie : de même qu'il m'arrive de remonter

---

\* Écrit et publié en 1998 à l'occasion de la sortie de la biographie anglaise de Graham Robb, repris en 2001 chez Gallimard dans *Protée et autres essais*.

des pistes insoupçonnées à partir de notes de Victor Hugo, je me plais à penser qu'un chercheur chinois du XXIII<sup>e</sup> siècle préparant l'édition de ses œuvres complètes à l'Université de Tsing-Tao s'y penchera peut-être avec curiosité.

Avant de prendre leur rang au nombre des quelques chefs-d'œuvre matriciels de l'humanité, *Les Misérables* firent à la fois la fortune de Victor Hugo et celle d'Albert Lacroix. C'était bien le moins que ce dernier le loge lors de sa première arrivée à Bruxelles après la publication du roman, à la fin du mois de juillet 1862. Son adresse était celle que Victor Hugo avait écrite si souvent sur ses enveloppes pleines d'ajouts et de ratures, puisqu'il corrigeait ses épreuves à Guernesey et les envoyait par la poste : « 3, impasse du Parc, rue Royale ». Il ne la connaissait pas encore, elle n'existe plus, à la différence des deux bâtiments qui marquaient l'entrée de cette impasse du Parc, maintenant ouverte et rebaptisée rue des Colonies : vous avez reconnu l'hôtel de Ligne où nous nous trouvons, ancien hôtel de Lannoy, et son pendant autrefois symétrique de l'autre côté de la rue, qui abrita pendant longtemps la société d'assurance « La Royale Belge ». Contiguë à cette dernière en s'enfonçant dans l'impasse du Parc (maintenant en descendant la rue des Colonies), le deuxième bâtiment aujourd'hui reconstruit et occupé par la STIB était précisément ce « 3, impasse du Parc, rue Royale », siège des éditions Lacroix, Verboeckhoven et Cie, et accessoirement maison d'habitation d'Albert Lacroix et des siens. C'est là que Victor Hugo vint loger à la fin du mois de juillet 1862, avant de partir pour son tour bientôt rituel en Belgique, avec étape à Villers-la-Ville. Il revint au milieu du mois de septembre pour présider la fête donnée en son honneur par ses éditeurs, à domicile, le fameux banquet des *Misérables* avec ses quatre-vingts invités venus des quatre coins du monde – ou presque – le 16 septembre 1862 à partir de 18h30. Beaucoup étaient célèbres (Théodore de Banville, Hector Malot, Louis Blanc, Champfleury, Nadar), plus de la moitié étaient français, y compris les quatre directeurs de journaux belges (*l'Indépendance belge*, *L'Étoile belge*, *Le Précurseur* d'Anvers et le *Journal de Gand*) ; mais il y avait aussi un gros tiers de Belges, parmi lesquels le cadet s'appelait Fernand Pirmez, lequel ne se doutait certes pas que sa petite-nièce serait un jour la première académicienne de l'histoire de France, et encore moins que son arrière-arrière-petite-nièce, Astrid de Crayencour, serait ma première élève au Lycée français de Belgique – à côté de Benjamin Adamo, il est vrai, car l'établissement d'Uccle n'était pas avare en filiations prestigieuses. C'était ma vie... Victor Hugo faisait un écart moins grand en réunissant à sa droite le bourgmestre de Bruxelles (André Fontainas), et à sa gauche le président de la Chambre des représentants (Désiré Vervoort).

## RENTRÉE LITTÉRAIRE

---

Cette manifestation bruyante fit couler beaucoup d'encre des deux côtés de la frontière, d'autant que la participation officielle des autorités belges empêchait de lui donner l'allure d'un simple banquet révolutionnaire orienté contre le Second Empire. Un jour viendra où une plaque le rappellera aux passants qui descendent du Parc à la Cathédrale. Je compte sur le succès, déjà fort grand, de la bande-dessinée biographique de mon illustre ami Bernard Swysen pour obtenir cette célébration bien méritée.

Des tentatives de reconstitution du banquet de plus ou moins bon goût ont déjà eu lieu, notamment je crois dans les galeries royales. Il était toutefois difficile d'offrir le même menu : *ox-tail soup*, petites bouchées crevettes, saumon sauce genevoise, filet de bœuf béarnaise, jambon de Bayonne aux petits pois, chapons de Breda à la Toulouse, canards aux olives, chaud-froid de bécassines aux truffes, mayonnaise de homards et sorbet à l'ananas – pour le premier service. Ghémar (rue de l'Écuyer, 27 bis) distribua à chaque convive deux photos de Victor Hugo pendant que les sorbets fondaient, comme le firent aussi les photographes belges Maes et Michaux (rue du Fossé aux Loups, 3).

Plusieurs années après mon séjour bruxellois, je pus acquérir un peu miraculeusement chacune de ces deux photographies tirées à quatre-vingts exemplaires, toutes deux signées par Victor Hugo. Le vendeur de la première, celle de Maes et Michaux, n'avait aucune idée de ce que pouvait signifier l'indication « Souvenir du 16 septembre 1862 ». Quand je lui

demandai, dans un salon souterrain de la porte de Champerret, d'où il tenait ce document, il me parla d'un appartement qu'il avait vidé dans une grande tour d'habitation dominant la place Albert à Bruxelles. Or il se trouve que j'avais habité à Saint-Gilles (rue Antoine Bréart, 114) à peu près au pied de cette tour qui me faisait inmanquablement regretter la tour Montparnasse, car il y a des degrés dans l'horreur. L'idée d'être passé pendant deux ans plusieurs fois par jour si près de cette relique sans m'en être jamais douté me paraît maintenant surréaliste. Auquel de ses quatre-vingts convives Victor Hugo l'avait-il remise ? On ne le saura jamais... elle était pour moi, sans doute – comme la deuxième photo, découverte chez un vendeur bruxellois le



## RENTRÉE LITTÉRAIRE

.....

lendemain d'une conférence que j'avais donnée en Belgique. Son prix correspondait au centime près à mes émoluments : c'était à n'en pas douter un nouveau signe du ciel.

Reprenons après cette pause photographique, histoire de se mettre en appétit, la ronde des plats digne des festins royaux offerte sous nos fenêtres, de l'autre côté de la rue, par Lacroix et Verboeckhoven à Victor Hugo et à leurs hôtes le 16 septembre 1862 : champignons à la provençale, fonds d'artichauts à l'italienne, perdreaux truffés, ortolans bardés, foie gras, écrevisses de la Meuse, pêches à la Condé, macédoines de fruits au marasquin, glaces, fruits et desserts.

C'est alors, à l'inverse d'aujourd'hui, qu'avait commencé la série des discours. Victor Hugo y avait répondu collectivement par une apologie de la liberté de la presse. Mais pour rester sur la question de la mémoire et du rôle des écrivains face aux conflits armés ou à la paix sous laquelle se place la saison ouverte aujourd'hui, nous remonterons pour finir de treize ans, en écoutant un extrait du discours d'ouverture du Congrès de la paix, prononcé le 21 août 1849 à Paris. Son lien avec la Belgique est en quelque sorte rétrospectif : on y trouve la phrase qui a été choisie pour orner la face sud, celle qui regarde la France, du monument Victor Hugo à Waterloo : « Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées. » En 1911, au début du projet du monument Victor Hugo à Waterloo, qui coïncidait avec le Cinquantenaire de l'achèvement des *Misérables* à Mont-Saint-Jean, il existait deux comités, dits patronages d'honneur. Du côté de la France, on pouvait relever les noms d'Anna de Noailles, de Jean Aicard, d'Henri de Régnier, de Séverine, de Sarah Bernhardt, de Léon Bonnat, de Rodin et de Gustave Simon. Du côté de la Belgique, à tout seigneur tout honneur, il y avait Camille Lemonnier, mais aussi Maurice Maeterlinck et Émile Verhaeren, Adolphe Max et quelques Solvay. Je me rappelle la joie que j'avais eue en découvrant des années après avoir quitté la Belgique, en deuxième position dans cette liste en raison de son initiale, cet Antoine Bréart qui avait donné son nom à la rue que j'habitais, et dont j'apprenais du même coup qu'il avait été conseiller provincial. Et moi qui avais si souvent regretté de ne pas habiter la rue de Savoie ou la chaussée d'Alseberg voisines, aux noms si poétiques\* !

On peut penser ce que l'on veut du monument Victor Hugo finalement inauguré, mais toujours inachevé, en 1956, et dont l'écroulement de la partie supérieure vient d'être interrompu, si j'en crois mes derniers renseignements, car il aurait tout de même été gênant que sa corniche

---

\* Voir Jean-Marc Hovasse, « La Chaussée d'Alseberg », *Ex imo* (mélanges offerts à et par Guy Rosa), s. l., s. n., 2008.

écrasât « un passant » de juin 2015. Conformément à la leçon de *Notre-Dame de Paris*, la citation judicieusement choisie reste plus intéressante que l'édifice en pierre, d'autant que ce discours pacifiste où apparaissaient pour la première fois les États-Unis d'Europe était aussi bien à sa place près de Bruxelles. Ce paragraphe permettra d'en juger – un seul paragraphe, afin de ne pas retarder encore un banquet qui s'annonce évidemment digne de celui des *Misérables* :

Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains, à vous aussi ! Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens, entre Boston et Philadelphie. Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes, nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, toutes nos provinces, se sont fondues dans la France. Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées. – Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le parlement est à l'Angleterre, ce que la diète est à l'Allemagne, ce que l'Assemblée législative est à la France ! (*Applaudissements.*) Un jour viendra où l'on montrera un canon dans les musées comme on y montre aujourd'hui un instrument de torture, en s'étonnant que cela ait pu être ! (*Rires et bravos.*) Un jour viendra où l'on verra ces deux groupes immenses, les États-Unis d'Amérique, les États-Unis d'Europe (*Applaudissements*), placés en face l'un de l'autre, se tendant la main par-dessus les mers, échangeant leurs produits, leur commerce, leur industrie, leurs arts, leurs génies, défrichant le globe, colonisant les déserts, améliorant la création sous le regard du Créateur, et combinant ensemble, pour en tirer le bien-être de tous, ces deux forces infinies, la fraternité des hommes et la puissance de Dieu ! (*Longs applaudissements.*)

# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 14 | NOVEMBRE 2014



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



**AEB**

**CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES**

**TÉL. : 02 512 36 57**

**COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252**

**SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE**

**SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK**

**ÉDITEUR RESPONSABLE : JEAN LACROIX**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-  
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.